

E 98

PREMIÈRE ANNÉE

LE NUMÉRO, 15 CENTS

1^{er} MAI 1904

L'ÉCHO des DEUX MONDES

Rédaction
Fine Arts Building
Suite 734

Administration
Fine Arts Building
Suite 734

Journal littéraire et artistique,
Dévoué aux intérêts de la langue Française en Amérique

SOMMAIRE

LA QUINZAINE.....*Auguste Babize*

AMÉRIQUE ET FRANCE.....
Edmund J. James, President of Northwestern University

JEANNE D'ARC (Poème)*Clovis Hugues*

LA LANGUE ET LA PATRIE.....*Jules Claretie, de l'Académie Française.*

UNE FÊTE EN CORÉE.....*Henri Vuagneux*

PREMIER MAI.....

PRINTEMPS NOUVEAU... } Poésies.....*Victor Hugo*

"OISEAUX DE PASSAGE".....*Joseph Galtier*

REVUE DRAMATIQUE.....*Jules Jasmin*

NOTRE-DAME-DES-ARDENTS (Suite)*Gabrielle Réval*

CHOSSES ET AUTRES.....*L. Ruseille*

FEU ET FUMÉE (Suite et Fin).....*F. Lafargue*

LE PETIT CAMELOT*Mme du Taillis*

POUR LA JEUNESSE.....*Lorley Ada Ashléman*

E. J. DUBEDOUT
Rédacteur en chef

Chicago

AUGUSTE CHARLES BABIZE
Administrateur-gérant

Il n'y a qu'un seul Niagara
Il n'y a qu'une seule Ligne

qui passe directement en
 pleine vue des chutes et
 de la cataracte :: :: ::
 C'est le **MICHIGAN CENTRAL.**



Envoyez trois timbres de deux sous et vous rece-
 vrez un livre descriptif du Niagara; et pour la
 même somme on vous enverra un livre intitulé "Vo-
 yages Circulaires d'Eté" (qui sera prêt le 15 Mai).
 Adressez

O. W. RUGGLES, G. P. @ T. A.
Chicago

D. C. HEATH & CO.,

Libraires-Editeurs,

378 Wabash Ave., Chicago



Editeurs de Livres d'Ecoles, en Français,
 Allemand, Espagnol et Italien.



BOSTON,
 NEW YORK,
 CHICAGO.

LONDON,
 ATLANTA,
 SAN FRANCISCO.

BOARD OF TRADE, CHICAGO

Z. P. BROUSSEAU.

E. A. BEAUVAIS

BROSSEAU & C^{IE}

MARCHANDS A COMMISSION

GRAINS ET PROVISIONS

Suite 67, Board of Trade, CHICAGO.
 TELEPHONE : HARRISON 1710.

L'ECHO DES DEUX MONDES
 est la seule Revue illustrée,
 artistique et littéraire, de
 langue française aux Etats-
 Unis.

ABONNEMENTS :
 un an, 2.50; six mois 1.50.

TELEPHONE
 HARRISON 2750
 AUTOMATIC 2750

RESIDENCE
 TELEPHONE
 SEELEY 4745

DR. THOMAS L. LARSENEUR

GRADUATE OF PHILADELPHIA DENTAL COLLEGE
 MEMBER OF FACULTY
 AMERICAN POST GRADUATE SCHOOL OF DENTAL SURGERY

DENTISTE

Suite 810 17 VAN BUREN STREET Steinway Hall
 On parle Français. CHICAGO



The GALBRAITH PRESS

IMPRIMEURS
 Travaux en tous genres et
 dans toutes les langues

Tel. Monroe 344

183-185-187 North Peoria Street, CHICAGO

Abonnements
Un an, \$2.50; six mois, \$1.50

Rédaction et Administration

Fine Arts Building
Suite 734

L'ÉCHO

des

DEUX MONDES

Paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois

Abonnements
Un an, \$2.50; six mois, \$1.50

Annonces et Abonnements

Fine Arts Building
Suite 734

First Year—No. 8,
Issued Semi-Monthly.

1^{er} MAI 1904

ONE YEAR 2.50
SIX MONTH 1.50
A. C. BABIZE & CO., PUBLISHERS

La Quinzaine.

QUELLE est au juste l'opinion américaine sur la guerre russo-japonaise? Des semaines ont passé depuis l'ouverture des hostilités; cette opinion a eu le temps de se manifester; nous pouvons la saisir, sans plus craindre des impressions trop hâtives.

Il est certain qu'à l'origine du conflit les sympathies populaires ont été pour le Japon; il est encore certain que la plupart des journaux les ont favorisés. Les premiers faits d'armes japonais ont été accueillis par un concert d'applaudissements. Y a-t-il donc chez le peuple américain un sentiment d'aversion profonde pour la Russie? Non, si l'on en excepte ceux qui pour raisons de race ressentent amèrement la persécution des Juifs, l'oppression des Finlandais ou des Polonais. Le peuple, ici, a cédé à une sorte de sentimentalité respectable, quoique erronée dans les conjonctures actuelles, qui pousse à prendre parti pour le faible contre le fort. Puis interviennent des motifs d'ordre économique et politique. Aux Etats-Unis, on est persuadé que les Russes ont accaparé la Mandchourie au détriment des intérêts américains. La Russie avait promis d'évacuer cette province à partir du premier octobre 1903. Elle a éludé ses promesses. D'autre part, les Japonais s'engagent à pratiquer en Extrême-Orient la politique de la porte ouverte. En faut-il davantage pour que l'Amérique leur donne raison?

Aux raisons d'intérêt ajoutez des raisons de sentiment et de politique. Le Japon est et a toujours été populaire aux Etats-Unis. Depuis 1854, quand le commodore Perry ouvrit ce pays au commerce occidental, l'influence américaine s'y est toujours fait sentir. Les ingénieurs, les professeurs, les commerçants américains ont été de grands favoris au Japon. La littérature américaine est très riche en livres sur le Japon. Les Américains, grands voyageurs, ne vont pas tous en Europe. Quand

ils sont las des hôtelleries du continent, ils font une croisière au pays de Mme Chrysanthème. Et les Japonais de leur côté viennent très nombreux aux Etats-Unis où ils peuplent les Universités et occupent dans le commerce une place considérable. La masse des Américains n'a pas de préjugés contre les Japonais.

Elle en a au contraire contre les Russes. Les livres sur la Sibérie, le récit des massacres de Kitchenev, les romans mélodramatiques, les événements de Finlande ont contribué à créer une opinion publique défiante et mal disposée. Sans compter que la Russie a un gouvernement autoritaire, une religion d'Etat, une presse muselée, toutes choses antipathiques au peuple américain. Voilà pourquoi l'appel aux traditions de vieille amitié entre la Russie et les Etats-Unis, les souvenirs de la guerre de Sécession n'éveillent pas d'écho puissant parmi les esprits simplistes de la nation. Non certes que ces souvenirs soient répudiés. On rappelle même avec gratitude que la Russie a été l'amie des Etats-Unis à un moment où un ami est chose rare et précieuse. Mais ces manifestations sont restreintes, presque individuelles. De même, il y a un grand nombre d'Américains à esprit large qui veulent bien aimer la Russie pour elle-même, pour ses artistes, pour ses écrivains, pour son génie mystique et doux, pour ses vertus et ses malheurs. Ce sont des Américains qui ont vécu en Russie, qui ont assimilé un peu de l'âme Russe, et se sont fait des amitiés qu'ils ne veulent ni ne peuvent répudier. Enfin, parmi les politiques, un certain nombre reconnaît et admire l'œuvre splendide de la Russie dans l'Asie centrale et dans la Sibérie. Il reconnaît aussi la légitimité de ses efforts pour atteindre le Pacifique. Toutefois cette opinion bienveillante ne contre balance pas encore les sentiments populaires.

Quant au gouvernement de Washington, il a

toujours gardé une attitude irréprochable. On peut même dire qu'il a rendu un grand service à la Russie, en assurant une adhésion générale à la doctrine de la neutralité et de l'intégrité chinoise, qui limite le conflit à la Corée et à la Mandchourie. De plus, quelques fonctionnaires s'étant cru le droit d'exprimer des sympathies pour les Japonais, M. Roosevelt fit, le 10 mars, une proclamation remarquable, pour recommander aux fonctionnaires de tout ordre d'éviter tout acte et toute parole, susceptibles d'offenser l'un ou l'autre des belligérants. Courtoisie internationale qui n'a pas peu contribué à adoucir les rancœurs russes. Ainsi, les relations officielles restent ce qu'elles étaient avant la guerre.

* * *

Mais si, en Amérique, le sentiment populaire n'a pas changé, il en va tout autrement en Angleterre. Au début de la guerre, il était nettement hostile aux Russes. Aujourd'hui, le changement est considérable. Le traité Anglo-Français a beaucoup aidé à cete transformation. Favorablement accueilli par la nation, il semble ouvrir la voie à d'autres espérances. Pourquoi l'accord entre la France et l'Angleterre ne s'étendrait-il pas à la Russie? Et voilà que des rumeurs s'élèvent insensiblement. On dit que le roi Edouard VII s'est donné la tâche d'améliorer les relations entre la Grande-Bretagne et l'Empire moscovite.

Que ces rumeurs aient quelque fondement, on pourrait le croire à certains signes favorables. Ainsi, dans la presse, la Russie ne sert plus de tête de Turc. La courtoisie remplace la violence; plus de critique malveillante. Dans la rue, le peuple était naguère anti-russe. Les café-concerts ou music-halls s'en donnaient à cœur-joie. Or, ils ont mis une sourdine au jingoïsme de leurs chansons, et les habitués n'y trouvent plus d'aliment à leurs démonstrations enflammées. Voilà pourquoi on n'applaudit plus aussi bruyamment aux succès du Japon, qui est pourtant un allié.

Il y a plus; on parle à mots couverts de médiation; on dit que le roi Edouard, à Copenhague, a eu des conférences avec le ministre Russe en Danemark, et, quelque temps après, à Londres, avec l'ambassadeur comte Benckendorff. C'est aller un peu vite en besogne. Il est vraisemblable qu'aucune médiation ne serait encore acceptée des belligérants. Leur amour-propre est en jeu. Chacun, de son côté, attend une victoire qui établisse ou rétablisse son prestige. Après, l'on verra. En attendant, cons-

tatons qu'une détente sérieuse s'est produite dans la presse anglaise. Elle reconnaît volontiers à la Russie le droit d'avoir en Extrême-Orient une place au soleil. Le *Statist* va un peu plus loin: "Ce serait, dit-il, un bonheur à tous points de vue, que la bonne entente pût s'établir. Il n'y a aucune cause d'antagonisme entre les deux empires; il y a place pour tous deux en Asie. Sans doute, des germes d'hostilité subsistent dans l'âme des deux peuples. Ils existaient aussi avec la France; cependant, nous avons conclu avec elle un traité d'amitié. De plus, la France est l'alliée de la Russie. Cette circonstance favorisera certainement l'amélioration de nos relations."

Ces impressions semblent encore fortifiées par celles de la presse allemande. L'Allemagne a rêvé de jouer le rôle principal dans le dénouement de la guerre. Elle a cru que la France et l'Angleterre, liées par leurs traités, étaient mal désignées pour une médiation. Seule, l'Allemagne a les mains libres; et volontiers elle ferait l'office d'un honnête courtier. C'est donc avec un scepticisme mêlé d'inquiétude qu'elle relate toutes ces rumeurs pacifiques, les bruits de communications directes entre le roi Edouard et Nicolas II. Elle insinue même que la Russie manquerait à sa dignité, si elle acceptait trop tôt, avant une victoire décisive, les bons offices d'amis qui ne seraient pas allemands. Il y a donc eu anguille sous roche. Mais, pour l'instant, toute espérance est prématurée. L'orgueil du peuple russe a été profondément blessé par les premières défaites. Il lui faut une revanche. Jusque-là, point de médiation possible.

* * *

Le voyage de M. Loubet en Italie, prend les allures d'un triomphe. Jamais un souverain n'a été reçu, à Rome, avec des démonstrations aussi significatives. Il est trop tôt pour en souligner la portée. Citons seulement un article de la *Revue d'Italie*, écrit à la veille de ce voyage. Cet article qui est une réponse à deux livres: l'un, de philosophie, *Esquisse psychologique des peuples Européens*, de M. Alfred Fouillée, l'autre, de politique: *l'Empire de la Méditerranée* de M. René Pinon, préconise la formation d'une "politique latine," d'une "grande politique de race" dont la France pourrait être le pivot.

L'auteur estime que Français et Italiens auraient gagné à pratiquer plus tôt cette politique.

AUGUSTE BABIZE.



Amérique et France.

Dans le numéro du 1^{er} avril, j'ai publié un article intitulé "Décadence Française." Cet article a eu l'honneur d'être remarqué par M. Edmund J. James, président de la Northwestern University; et, comme aimable protestation au nom de l'opinion américaine, — de celle qui compte — il a bien voulu m'envoyer un extrait du discours qu'il prononça, le 16 mai 1901, devant M. Jules Cambon, alors ambassadeur de France, — à l'occasion de sa visite à l'Université de Chicago, où M. James était encore professeur. Je n'ai pas besoin d'expliquer ici que mon article s'adressait à l'opinion vulgaire et mal informée, à celle-ci seulement. Du point de vue où se place le très distingué Président de la Northwestern University, sa parole est bien plus autorisée que la mienne. Vraie, il y a trois ans, elle reste toujours actuelle. Je suis particulièrement heureux de la faire entendre à nos lecteurs et abonnés; heureux aussi que cet humble article ait fourni à M. James l'occasion de montrer sa haute bienveillance au modeste *Echo des Deux Mondes*...

E. J. D.

AU nom des Trustees, de la Faculté, des Etudiants de l'Université de Chicago, je vous salue, Monsieur, une cordiale bienvenue dans ses murs. Je tiens à grand honneur d'être l'interprète d'un corps comme celui-ci auprès du représentant d'un peuple comme le vôtre. Cette occasion, Monsieur, rappelle avec une singulière vivacité à tous ceux qui étudient l'histoire humaine, les éminents services que rend la nation française à cette commune civilisation, notre plus précieux héritage. Pendant cinq cents ans, la France a été le centre de l'Europe, comme jamais ne le fut aucun autre pays. Elle a été l'éducatrice du monde en tout ce qui touche la culture raffinée. Le monde moderne a contracté vis à vis de la France une dette dans tous les domaines de la vie moderne, — pensée, goût et action.

Sa domination s'est exercée tour à tour sur chaque branche du perfectionnement humain, et quelquefois sur toutes les branches ensemble. Aucune autre nation n'a tenu la tête en des circonstances aussi variées, en des voies aussi différentes. Elle est entrée dans tous les chemins qui mènent aux sommets de l'effort humain, elle y est entrée la première et seulement pour conduire les autres peuples. Dans les armes, en politique, art, littérature, dans la science, dans l'industrie, partout elle a été également prééminente, partout elle a été un guide pour l'humanité. Ce nous est, Monsieur, un grand plaisir de reconnaître ainsi notre dette envers ce peuple merveilleux, et de vous féliciter, vous, le représentant de cette nation, pour la longue lignée de généraux, d'hommes d'Etat, de penseurs, d'artistes, de littérateurs qui ont mené à bonne fin ces magnifiques résultats. Ils appartiennent, Monsieur, non-seulement à la France ou à l'Europe, mais au monde entier; leurs œuvres constituent un héritage commun dont nous sommes tous fiers, dont nous sommes les héritiers et les cohéritiers avec vous.

Mais, ce n'est pas seulement comme citoyens du monde, comme vos cohéritiers dans ce commun héritage, à la formation duquel votre peuple a tant contribué, que nous sommes heureux de vous sou-

haiter la bienvenue, ici, aujourd'hui. Fils et citoyens de Républiques sœurs, dévouées au même idéal élevé de bonheur humain, nous saluons en vous le représentant des ouvriers — nos co-ouvriers — d'une cause commune, la cause de la démocratie toujours progressive, toujours plus étendue — fidèles au même principe de liberté et d'égalité humaine, principe soumis à bien des vicissitudes, mais qui, Dieu aidant, rachètera le monde.

Ce fut notre glorieux privilège de proclamer, les premiers, dans l'immortelle Déclaration de l'Indépendance, ce principe que tous les hommes naissent égaux, dotés par le Créateur de certains droits inaliénables, au nombre desquels la vie, la liberté et la poursuite du bonheur. Et ce fut le vôtre d'accepter, pour la première fois dans l'histoire humaine, comme une règle de conduite politique, la doctrine de la liberté, de l'égalité et de la fraternité universelles.

En acceptant cette doctrine, à l'aurore de votre révolution, ce qui aurait pu n'être qu'un incident dans la politique intérieure de la France, devint un événement qui a fait époque dans le développement du monde. Ce fut un tournant de l'histoire, un passage des ténèbres à la lumière, vers lequel semble converger tout le développement du passé, duquel sembleront issus tous les progrès futurs. Pendant cette nuit fameuse du 4 août, vous avez fait une brèche irréparable dans les murs de privilège et de caste, vous avez ouvert la voie au torrent de la liberté et du progrès. Depuis ce temps jusqu'au nôtre, Monsieur, au milieu des tempêtes et des luttes, dans l'apathie et l'indifférence, contre l'égoïsme et la réaction, à travers les conflits aigus et les attentes fastidieuses de décade en décade, avec une persévérance infatigable, nos deux nations ont tenu haut et toujours en avant cet auguste et saint drapeau, appelant tous les hommes sous ses couleurs, pour les ranger à nos côtés dans ce combat pour l'égalité humaine...

Les Américains et les Français, où qu'ils se rencontrent, sous n'importe quels cieux, en n'importe quelles occasions, doivent se consacrer à une cause pour laquelle sont morts leurs pères et leurs frères. Nous devons, avec une énergie nouvelle, nous charger de cette lutte pour la réalisation du gouvernement pour le peuple, du peuple par le peuple, la plus sûre garantie du règne de la liberté, de l'égalité et de la fraternité, du règne de la paix et de l'amour.

Mais, aucun Américain ne pourrait saluer un représentant du peuple français, sans rappeler ce qui peut-être, après tout, n'a pas besoin d'être rappelé, puisqu'il est gravé dans notre cœur, puisqu'il se trouve toujours sur nos lèvres, quand le nom de la France est prononcé. Non, pas un Américain ne peut oublier que ce fut la France qui assura de bonne heure l'heureuse issue de cette longue lutte si dramatique pour la liberté humaine, qui commença sur les hauteurs du Bunker Hill et finit dans

les plaines de Yorktown. Jamais nous n'oublierons cette généreuse poignée de Français qui déposèrent leurs épées, leurs services, et quelques-uns, hélas! leur vie sur l'autel de notre patrie, achevant ainsi notre liberté, garantissant notre indépendance. Combien profondément ce sentiment de nos obligations est imprimé dans le cœur de la nation, combien il a enflammé nos imaginations, attendri notre gratitude, rien ne le montre mieux que la vénération pour celui qui personnifie les services de sa patrie, l'immortel Lafayette! Quand un Américain prononce le nom de Washington avec admiration et amour, aussitôt le nom de Lafayette tremble sur ses lèvres. Ces deux noms — indivisiblement unis, jamais prononcés séparément, — symbolisent dans leur union le profond sentiment d'amour et de sympathie de notre peuple pour le vôtre, et porteront aux nations futures la sublime et sainte tradition de ce temps, où la main dans la main, nous avons commencé la lutte pour la liberté humaine....

En terminant, Monsieur, je demande la permission d'exprimer encore un souhait bien des fois déjà exprimé : à savoir, que les Universités de France et des Etats-Unis puissent coopérer dans une mesure toujours plus large à notre mutuelle connaissance et intelligence, puisque aussi bien c'est la base, c'est la plus sûre garantie de la sympathie et de la paix entre nations. Ce rôle leur appartient. Les établissements de haute éducation dans un pays réunissent les jeunes gens à l'âge des plus généreuses émotions, quand les amitiés se nouent avec le plus de facilité, quand ils sont le plus capables de comprendre et d'apprécier le caractère et les services d'autres nations et d'autres races. La France a été d'une manière particulière l'éducatrice de notre pays en ce qui touche l'art et la beauté. C'est ce dont nous avons le plus besoin, c'est ce que la France nous a donné le plus généreusement. Les trésors accumulés par le travail et l'effort d'innombrables générations sont devenus nôtres, sans dépense d'argent; car, vous n'avez ambitionné d'autre récompense que la sincère gratitude des milliers de nos étudiants. Naguère encore, vos universités ont ouvert plus larges leurs portes, nous offrant ainsi plus de facilités pour moissonner ce que nous n'avions pas semé. Est-ce trop d'espérer, Monsieur, que cette nouvelle générosité fera naître une nouvelle gratitude, source de meilleure intelligence et de mutuelle confiance?

Mais, Monsieur, c'est en contribuant au progrès de la science humaine que l'Université peut surtout remplir ce glorieux rôle de promouvoir la paix et l'unité internationales. Nous sommes en face des plus grands problèmes qui aient jamais sollicité la

race. Avec le nouveau siècle, a commencé, dans un sens plus vrai que jamais, l'histoire du monde, distincte de l'histoire d'un pays, d'un continent ou d'une civilisation. Soit que pendant l'ère nouvelle le progrès doive être stable, paisible et ininterrompu; soit que, parmi les conflits d'armées en bataille, la race doive recommencer la tâche fastidieuse de Sisyphe, roulant au sommet le rocher de la civilisation, pour le voir glisser à nouveau à travers les rangs des hommes fatigués et irrités; soit que la paix et la bienveillance mutuelle deviennent la devise pratique de la race; dans cette tâche, une grande part revient aux Universités. L'Université se consacre à la science; la science est universelle, elle étend ses bienfaits sur tous les hommes également. L'Université se consacre à la philosophie; la philosophie est universelle et relie les hommes ensemble. Dans l'atmosphère de ces institutions, dans cette grande république des lettres et des sciences, qui s'étend à travers tous les pays et tous les climats, doivent s'éteindre les jalousies internationales, les soupçons, les rivalités, les haines enflammées. Notre seule ambition doit être d'aider la race; notre seule rivalité, la rivalité des généreux services. Est-ce trop d'espérer, Monsieur, que nous pourrions ainsi contribuer largement à nous mieux faire connaître et apprécier, pour le bénéfice de la paix et de la bienveillance réciproque?

Et enfin, permettez-moi d'exprimer, au nom de cette institution, notre gratitude envers le gouvernement français. Il vient d'approuver la convention qui fait entrer l'Université de Chicago en relations plus intimes avec l'œuvre considérable entreprise par l'Alliance Française, en vue d'étendre la connaissance de la langue, de l'histoire, de la littérature et des institutions Françaises. Nous qui aimons et admirons le génie français, nous qui croyons à la mission de la France à travers le monde moderne, nous sommes convaincus que d'autres partageront notre connaissance. Connaître la France, c'est l'admirer. Nous sommes heureux d'être les agents qui seconderont cet effort, pour étendre et développer profondément cette connaissance, qui doit augmenter l'influence que la France a exercée, depuis des siècles, sur tous les pays et toutes les races; une connaissance qui doit accroître notre respect pour tout ce qui est grand et bon chez le peuple français; une connaissance qui doit profiter à la paix, à l'harmonie et à la liberté; une connaissance qui doit balayer tous les malentendus et tous les préjugés, amener une appréciation mutuelle toujours meilleure, resserrer enfin les liens qui nous unissent à jamais....

E. J. JAMES,

President Northwestern University.



Jeanne d'Arc.



Le ciel est bleu, tout est joie et lumière.

Les yeux braqués de loin sur la guerrière,
Les blonds Anglais, venus de toutes parts,
Ont envahi tourelles et remparts,
Vu qu'ils ont là très forte citadelle.

— Je n'entrerai dans Orléans, dit-elle,
Qu'après avoir, fût-ce avec mes varlets,
Délogé tous ces voleurs d'agnelets,
Rien qu'à les voir, tout le cœur me sanglote.
Sire Dunois est déjà sur la flotte :

— Allons, venez, nous serons tous contents ;
Car il est temps, Jehanne, il est grand temps
De vous montrer au pauvre peuple en larmes.

— Nenni, je reste avec mes hommes d'armes,
Ayant besoin d'être là, tout près d'eux,
En ces chemins peut-être hasardeux ;

Et tout au moins, si l'heure est mal venue
De tomber comme orage de la nue
Sur ces pillards qui sont guerriers hardis,
Nous tâcherons de gagner paradis
En oraison, sainte messe ou cantique.

Les dards n'ont point sifflé ; pas une pique
N'a remué du côté des Anglais.
A peine si de relais en relais,
Dans les lointains piaffements des montures,
On a perçu quelque vain bruit d'armures,
Vite perdu dans la chanson du vent.

Dunois s'en va sur le grand flot mouvant
Où le soleil papillonne et miroite ;
Nicole de Giresme est à sa droite,
Saluant, comme eussent fait damoiseaux
La gente fille au bord des vastes eaux.

Mais quels sont donc par là-bas, dans la plaine,
Ces cavaliers poudreux et hors d'haleine,
Qui chevauchent deux puissants destriers,
Mènent tel bruit d'armes et d'étriers ?

C'est Pierre Darc et c'est Jehan son frère !
Chacun ayant noble désir de faire
Chanter l'acier sur les casques ouverts,
Ils ont quitté les rians coteaux verts,
L'humble chaumine et les calmes vallées,
Comme emportés sur montures ailées.
Une clameur les précède et les suit ;
Jehan brandit une hache qui luit,
Tôt aiguisée aux rocs de la ravine.
Pierre s'est fait de la houlette fine
Un joliet drapelet d'enfançon,
Pendant que tout dormait à la maison :
L'étoffe claque, éparsé au vent sonore,
Et la hampe est tout odorante encore,
Ayant jadis fleuri comme un rosier.

Or, voici que, descendant du coursier,
Jehan et Pierre ont poussé cris de fête,
Déjà pendus au cou de Jehannette,
Laquelle rit et sanglote à la fois.

— Que venez-vous faire ici ?

— Tu le vois :

Donner un coup de main à la besogne,
T'accompagner en cognant si l'on cogne,
Grimper aux murs en beau mépris des coups,
Comme écureuils aux hêtres de chez nous,
Forcer le duc de Bourgogne à se taire
Et tomber sur ces grands blonds d'Angleterre
Comme grêlons sur un rameau feuillu.
En vérité, tu n'aurais pas voulu
Que nous eussions, mués en pastourelles,
Filé ta laine et gardé tes agnelles,
Quand tout là-bas, sous le trait envolé,
Ton noble sang eût peut-être coulé !

Jeanne songe, elle a douleur amère
À cause du petit loin de la mère ;
Mais, étouffant un suprême sanglot :

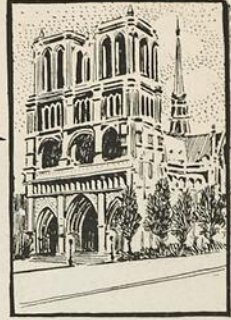
— Fais flotter ton drapelet, Pierrelot !

CLOVIS HUGUES.



DU VIEUX MONDE

— LETTRE de PARIS —



La Langue et la Patrie.

TANDIS que je flânais, l'autre jour, le long du Boulevard, je regardais les "enseignes" dont il est bariolé. Les enseignes sont comme les affiches d'une comédie de mœurs spéciale. A lire les enseignes, on devrait connaître une ville, ses goûts, son caractère propre. Il en fut longtemps ainsi, et le moraliste prétendait même qu'il était plus facile à Paris de changer un gouvernement que les enseignes.

Le Caritidès des *Fâcheux*, qui propose à Eraste de corriger les enseignes pernicieuses et sans orthographe accrochées sur les boutiques au grand scandale de la République des lettres, y perdrait aujourd'hui son latin. L'enseigne, jadis bien française, pittoresque et traditionnelle, est livrée à quelques professeurs de volapuk, aux amateurs du fameux "langage neutral" qu'on veut imposer à l'univers, aux prophètes de "l'esperanto." Je me rappelle l'étonnement d'Edmundo de Amicis racontant que ce qui le frappa tout d'abord dans son premier coup d'œil au Boulevard, ce fut le luxe des enseignes. Il se sentait tout de suite à Paris. En aurait-il aujourd'hui la même sensation et la joie?

Je me suis attaché à noter dans une promenade de moins d'un quart d'heure tout ce qui peut tenir de mots inattendus sur les façades de nos logis, tout ce que peut contenir de vocables exotiques ou de barbarismes un coin particulier de Paris, — le plus parisien, le boulevard et parmi les boulevards, le plus central et le plus vivant. De la place de l'Opéra au théâtre du Gymnase, il m'a semblé curieux de noter les termes de ce nouveau Lexique des enseignes, et cette besogne d'académicien en promenade n'a pas laissé que de m'étonner un peu. M. de Sacy en eût été navré, Théophile Gautier, l'amoureux des mots, ne s'en fût pas diverti. Nous sommes décidément submergés par on ne sait quel langage international, et nos successeurs auront fort à faire pour les prochaines éditions du Dictionnaire.

En quelques centaines de pas, j'ai rencontré sur les murailles non seulement les mots courants, dont la banalité ne surprend plus personne, comme les *Bars*, le *Grill room*, *Express Bar*, *Mutual Life*, *Fashionable House*, etc., mais des inscriptions dont la variété et l'étrangeté font ressembler Paris à quelque Chicago ou à quelque coin d'une exhibition universelle : *Electric Store*, *Diamond Palace*, *Pianotist*, *Piano Plazer*, *Duplicateur Néostyle*, *Paris-Phono*.

Phonolas! En moins de cinq minutes on a déchiffré ces étiquettes, épilé ces bizarreries. Et il y a les vocables de création nouvelle : la *sur-bi-*

cyclette pour *lesur-homme* de Nietzsche sans doute, le *Mutoscope*, le *Kaléoscope*, le *Multocopiste*, l'*Autocopiste*, le *Gramophone!* Tous ces mots se pressent, se heurtent, se font concurrence et les titres en anglais *Fancy and photo store* se rencontrent en une étonnante promiscuité avec des mots composés *The Rendez-vous of Fashion* — mélange de français et d'anglais qui semble fait pour souligner l'entente cordiale, comme cette autre enseigne *Express franco-russe* pour cimenter ou élargir l'alliance. Et voilà qu'à la porte d'un cabaret apparaît complétant le mot français par l's possessif anglais, un titre tout à fait inattendu : *Les Amours's*. Ainsi s'altère, se défait, se desquamme la langue d'un peuple. Et à dire vrai, nous avons décidément la langue trop chargée. Un Renan, qui disait avec si peu de mots tant de choses, en eût été stupéfait.

Je ne parle pas des *malt*, des *five o'clock*, des *confetti*. Leurs enseignes, leurs annonces semblent encore d'un style acceptable, tant elles sont d'usage commun. Et le flot monte, et le Littré de l'avenir ne pourra guère que composer une variété du Dictionnaire d'argot international. La vieille rue Saint-Denis et les rues des quartiers populaires, demeurent, en ce débordement d'exotisme, fidèles encore aux vieilles enseignes à la Balzac, et c'est plaisir de retrouver là les étiquettes qui nous furent familières comme des drapeaux. Mais le Boulevard, emporté par le progrès, fou de nouveauté et de snobisme, arbore des écriteaux et étale des lettres colossales, illuminées le soir et flamboyantes, qui donnent la lueur d'une autre *Fair of the World*, comme s'appelle l'Exposition de Saint-Louis.

Et la flânerie seule et la badauderie permettent de se rendre compte de ces modifications des enseignes. En automobile, on aurait le temps d'"arriver," on n'aurait le temps de rien déchiffrer, de rien voir. L'enseigne, qu'a voulu sauver, rajeunir, revivifier, un administrateur artiste et éclairé, mérite pourtant qu'on s'en préoccupe. Elle fait partie intégrante d'une cité. Elle peut être ou le grain de beauté ou la verrue d'une ville. La *mouche* de la marquise a du charme, le *furoncle* est moins attirant. Et à propos de toutes ces enseignes farcies de vocables stupéfiants, je pense à ce joli mot de Théodore de Banville répondant à M. Legouvé qui lui vantait, avec sa générosité ordinaire, l'œuvre patriotique d'un romancier alors applaudi :

— Eh! oui, mon cher maître, oui!... Mais la langue française est aussi une patrie!

C'est bien pourquoi il faut la défendre jusqu'en ses étiquettes et ses enseignes. JULES CLARETIE.

Une Fête en Corée.

Souvenir d'un Voyageur.

C E voyageur, je ne puis citer son nom, pour des raisons diverses; et d'ailleurs les lettres qu'il écrivit de Corée il y a cinq ans n'étaient pas faites pour être publiées. Mais j'y trouve aujourd'hui tant d'observations, et si singulières, sur ce pays peu connu, que je ne saurais résister au désir d'en citer quelques extraits :

Séoul parut, à ce voyageur, une ville "presque aussi sale que Pékin," mais fort hospitalière. Voici comment il fut accueilli à l'hôtel :

A peine y étais-je entré, que mes chaussures me furent enlevées et confisquées. La pièce assez spacieuse dans laquelle on m'installa très rapidement, n'avait, comme ameublement, que des nattes, quelques clous entourés de papier de soie, fixés aux cloisons pour servir de portemanteaux et... mes malles. Tout semblait marcher là, avec la même vélocité; sans même me laisser le temps de déboucler une valise, la fille du propriétaire de l'hôtel vint me chercher pour me conduire au bain; c'était, dans une salle assez curieuse, une cuve carrée, haute de 60 centimètres, à compartiments pour l'eau chaude et l'eau froide, percée d'une ouverture ronde à la partie supérieure et donnant l'idée, si ce n'avait été sa forme, de la baignoire de Marat.

Sitôt mon immersion faite, les allées et venues des mousmés vinrent ajouter à ma stupéfaction; l'une emportait mes vêtements pour les battre; une autre, s'approchait et m'empêchait, très courtoisement de me servir moi-même du savon que j'avais en mains, pour que les éclaboussures ne pussent salir les cloisons. J'avais sous les yeux le plus vivant de ces dessins japonais que nous avions si souvent admirés. Pendant que se prolongeait mon étonnement, une troisième mousmé, chargée d'une serviette de la dimension d'un mouchoir de dame, et d'une robe qu'elle devait me passer, attendait ma sortie de la cuve. Je vous assure qu'on ne saurait trouver mieux en un rêve de "Mille et une Nuits"

Après un dîner sommaire, arriva l'heure du coucher, qui fut précédée de nouvelles séries de petits soins, soit pour le déploiement des couvertures, soit pour l'arrangement du matelas oaté qui s'étend sur les nattes.—Inutile de vous dire qu'après huit ou neuf heures de cheval, un bain, un repas, et de tels étonnements, j'ai très bien dormi."

Je le crois très volontiers. J'admire aussi la résolution des habitants de Séoul et leur initiative. Il y a un tramway électrique à Séoul, comme à Paris et à Chicago, et, comme là, ce tramway semble se plaire à écraser les gens. "La veille de mon arrivée, dit l'écrivain anonyme, un de ces véhicules mécaniques avait broyé un petit enfant. Alors la populace en a renversé deux et en a fait un feu de joie."

Notre voyageur eut aussi le plaisir d'être accueilli en audience solennelle par l'empereur de Corée, veuf de son impératrice que les Japonais, on s'en souvient, ont supprimée par une opération de police un peu rude.

Aujourd'hui à trois heures, nous avons été reçus par S. M. Li. Etaient présents : le chargé d'affaires de France le commandant d'artillerie attaché militaire de France à Pékin, récemment arrivé, et le chancelier de la légation. Les ministres de la maison impériale, de l'instruction publique et des affaires étrangères, avec les sous-ministres et le directeur général des mines, Yi Yonk Ik, grand favori du jour, sont venus nous recevoir à l'arrivée, pour

nous conduire à une petite maison située dans l'enceinte du palais. Tasse de thé et cigarettes. Quelques minutes plus tard, le chef des eunuques nous pria de le suivre et nous introduisit auprès de son maître. Celui-ci nous a reçus dans un salon n'ayant d'autre ameublement qu'un tapis de pieds et une petite table carrée recouverte d'une véritable descente de lit européenne. Derrière la table, une estrade de la hauteur d'une marche et, sur cette estrade, Li.

A droite de la table, le prince héritier; à gauche, le chef des eunuques et, à l'un des coins, l'interprète de la cour. Devant la table et en face de l'empereur, sur un seul rang, notre chargé d'affaires, le commandant, le chancelier et moi. Derrière nous étaient les ministres. Pas de sièges, tout le monde debout, y compris Sa Majesté. Après les salutations d'usage et les présentations, notre chargé d'affaires remet à l'empereur deux lettres; l'une, lui annonçant la mort de Félix Faure et l'autre, l'informant de l'élévation de M. Loubet à la présidence de la République. Li, éprouvant quelque difficulté à ouvrir ces lettres et le chef des eunuques relevant sa robe pour chercher... un canif absent, j'offre le mien à Sa Majesté qui, l'opération faite, daigne me le rendre. Ici, petit discours de notre chargé d'affaires. — Réponse de l'empereur qui espère que le gouvernement coréen continuera à avoir avec M. Loubet, les bons rapports qui n'ont cessé d'exister avec Félix Faure.

Je ne sais si l'empereur a compris grand-chose de ce qui s'est dit ensuite pendant une heure, l'interprète m'ayant souvent paru lui-même, fort embarrassé dans ses traductions. — Li avait un merveilleux costume de soie jaune, avec broderies de même couleur sur la poitrine et les épaules, et portait la grande ceinture impériale en jade. — Il est très aimable et paraît très intelligent. — Malheureusement, son fils, revêtu, lui aussi, d'un somptueux costume, est loin de lui ressembler sous ce rapport; il nous a répété quelques formules de politesse que lui soufflait l'empereur et, quoique très rapproché de nous, n'a pas manqué une seule fois de se tromper, s'adressant à moi, quand c'était pour notre chargé d'affaires et, vice-versa, quand c'était pour moi. — Après l'audience, nous sommes retournés dans la première maison où nous avions tout d'abord été reçus et où nous vidâmes une coupe de champagne à la santé du souverain.

Voici maintenant les danseuses, les célèbres danseuses de la cour de Séoul.

Avant et après le déjeuner servi dans l'une des dépendances du vieux palais, maison fort bien aménagée et admirablement située, j'ai assisté, en compagnie de nombreux invités, à une audition de la musique impériale et à une représentation donnée par une partie du corps des danseuses de la cour. Elles étaient là au nombre de quinze, choisies dans la première catégorie, pour ne pas dire, du premier quadrille; elles ne sont pas de première catégorie comme beauté, mais il paraît que les autres sont encore plus laides. Vêtues de costumes excessivement riches et originaux, tenue et coiffure de cour, elles portaient une volumineuse perruque en forme de natte, fixée sur le front à la naissance des cheveux et retombant jusqu'aux épaules; sur la partie supérieure de la coiffure, un peigne doré garni d'énormes verroteries, donne l'illusion d'un diadème; plusieurs rangs de fausses perles descendent en pendentifs sur le front; derrière la tête, une épingle simulant une pipe japonaise, retient et retousse la natte; les cheveux sont brillants et lissés à l'huile de lin parfumée. Le visage ne paraît pas maquillé, les sourcils sont légèrement rasés, de façon à ne laisser qu'une ligne amincie et régulière; de même les tempes sont rasées. Ces danseuses ont les attaches très fines, de petites mains et surtout des pieds extraordinairement plus petits encore, emprisonnés dans des chaussettes blanches, courtes et rembourrées, qu'elles remplacent à la ville par de petits souliers chinois. Le cor-

sage, pris dans la ceinture et dont on n'aperçoit que quelques centimètres, est également jaune, portant les mêmes broderies formant un peu épaulettes sur le haut du bras. La jupe, pareille comme nuances et ornements, part des aisselles et tombe jusqu'à terre; dessous, sont des jupons de tonalités différentes, dissimulant un pantalon de soie blanche. Les mains sont recouvertes d'une manchette rappelant, par sa forme, les dentelles que l'on portait naguère dans nos pays, mais longue de 40 centimètres. Ces manchettes sont faites de bandes de soie de toutes couleurs, commençant généralement sur la largeur, par nos couleurs nationales. Dans la ceinture, se trouve passé un éventail en plumes de paon.

Ce costume bizarre, qui n'est point disgracieux et donne un peu l'impression de celui que portait hier l'empereur, servit à l'exécution de mouvements d'ensemble, lents et rythmés, tels que ceux que nécessite la *Danse du tambour*, pendant laquelle toutes évoluent devant un gros tambour sur lequel elles viennent frapper à tour de rôle ou en groupes, et, formant au moyen de leurs longues manchettes placées bout à bout, un dôme de toutes couleurs au-dessus de l'instrument. A ce moment, elles esquissent un léger déhanchement rappelant mais de façon très discrète, la danse du ventre.

Ces premiers exercices durèrent jusqu'à une heure de l'après-midi, moment où nous fut servi, à l'euro péenne, le déjeuner dont je parle plus haut, excellent repas arrosé de grands crus et particulièrement de champagne.

Tandis qu'en nous levant de table, nous nous installions dans les ombrages du jardin bordant les appartements en terrasse, les bayadères sont rentrées en scène, après avoir changé de costume; celui qu'elles ont revêtu, est moins brillant que le premier, mais fort joli; la coupe en est presque identique, quoique les longues manchettes soient supprimées; les soieries jaunes ont disparu aussi et sont remplacées par des étoffes multicolores. C'est ici qu'apparaît le fameux chapeau décrit par les voyageurs et rappelant le couvre-chef d'Auvergne. Il est agrémenté d'un large galon de passementerie et d'une touffe de plumes flexibles, fixée à l'arrière et longeant le rebord jusqu'au-dessus des yeux.

Voici la *Posiany*, danse consistant en des ensembles suivis d'essais, pour deux des exécutants à tour de rôle, de jeter à quelques pas une balle dans une fleur de lotus creuse. Celle qui a réussi se voit piquer une fleur dans les cheveux, tandis que la maladroite est marquée d'un trait à l'encre de Chine, sur la partie inférieure de la joue. — La *Danse du Dragon*, qui se rapproche de la précédente; mais ici, la balle doit être lancée dans une ouverture pratiquée sur un portique décoré d'un dragon. La *Danse des Pivoines*, jeu de même genre, où la balle est remplacée par des fleurs. Mais la plus gracieuse de toute la série, est certainement la *Danse du sabre*, et c'est avec beaucoup d'adresse qu'elles manient leur arme, dans des moulinets ou des choes.

Parfois, au cours des exercices, on entend un chant doux et plaintif sortant de la gorge des exécutantes, sans contractions visibles de la bouche ni du visage.

Un temps d'arrêt, pendant lequel disparaissent de nouveau les danseuses et la musique impériale fait son entrée, vêtus également de longues robes jaunes serrées par une ceinture verte, coiffés du même large chapeau à galons, mais sans plumes, ils sont là une cinquantaine, soufflant dans de petites flûtes recourbées, genre galoubet, dans des clarinettes à large pavillon, fort curieuses, ou dans de longues trompettes et des conques; quelques violons arabes et des tambours, les uns très bas aux armes de Corée, les autres semblables à ceux des gueishas du Japon, ayant la forme du sablier classique, complètent la série des instruments.

La fin de cette petite fête fut charmante: ces demoiselles vinrent s'asseoir sans façon sur les genoux de MM. les ministres de Sa Majesté. Cependant, pleines d'une chaste réserve, elles s'éloigné-

rent des Européens. Mais le voyageur eut sa revanche le lendemain chez le photographe. L'une des danseuses, pleine d'enthousiasme et de reconnaissance, à l'idée de voir ses traits reproduits par l'artiste, se décida enfin à traiter un simple Français comme un ministre.

Mais la conversation fut interrompue par le mari, qui venait me remercier chaudement de mes procédés vis-à-vis de sa femme, et me déclarer que, si j'avais l'intention de l'emmenner en France, je devais lui verser un à compte sur son gain futur.

Ces gens-là sont, en vérité, très civilisés!

HENRI VUAGNEUX.

Premier Mai.

..... Voici les roses:
Je ne suis pas en train de parler d'autres choses.
Premier Mai. L'amour gai, triste, brûlant, jaloux,
Fait soupire les bois, les nids, les fleurs, les loups;
L'arbre où j'ai, l'autre automne, écrit une devise,
La redit pour son compte et croit qu'il l'improvise;
Les vieux arbres pensifs, dont rit le geai moqueur,
Clignent leurs gros sourcils et font la bouche en cœur;
L'atmosphère, embaumée et tendre, semble pleine
Des déclarations qu'au printemps fait la plaine,
Et que l'herbe amoureuse adresse au ciel charmant.
A chaque pas du jour dans le bleu firmament,
La campagne éperdue et toujours plus éprise,
Prodigue les senteurs, et dans la tiède brise
Envoie au renouveau ses baisers odorants;
Tous ses bouquets, azurs, carmins, pourpres, safrans,
Dont l'haleine s'envole en murmurant: Je t'aime!
Sur le ravin, l'étang, le pré, le sillon même,
Font des taches partout de toutes les couleurs;
Et, donnant les parfums, elle a gardé les fleurs.....
Les oiseaux dans les bois, molles voix étouffées,
Chantent des triolets et des rondeaux aux fées;
Tout semble confier à l'ombre un doux secret;
Tout aime, et tout l'avoue à voix basse; on dirait
Qu'au nord, au sud brûlant, au couchant, à l'aurore,
La haie en fleur, le lierre et la source sonore,
Les monts, les champs, les lacs et les chênes mouvants
Répètent un quatrain fait par les quatre vents.

Printemps Nouveau.

Comme le matin rit sur les roses en pleurs!
Oh! les charmants petits amoureux qu'ont les fleurs!
Ce n'est dans les jasmins, ce n'est dans les pervenches,
Qu'un éblouissement de folles ailes blanches
Qui vont, viennent, s'en vont, reviennent, se fermant,
Se rouvrant, dans un vaste et doux frémissement.
O printemps! Quand on songe à toutes les missives
Qui, des amants rêveurs, vont aux belles pensives,
À ces cœurs confiés au papier, à ce tas
De lettres que le feutre écrit au taffetas,
Aux messages d'amour, d'ivresse et de délire,
Qu'on reçoit en avril et qu'en mai on déchire,
On croit voir s'envoler, au gré du vent joyeux,
Dans les prés, dans les bois, sur les eaux, dans les cieux
Et rôder en tous lieux, cherchant partout une âme,
Et courir à la fleur en sortant de la femme,
Les petits morceaux blancs, chassés en tourbillons,
De tous les billets doux, devenus papillons.

VICTOR HUGO.

“Oiseaux de Passage”

d'Hier et d'Aujourd'hui.

LES oiseaux de passage” dont le vol pittoresque vient de s'abattre sur la scène du Théâtre-Antoine, semblent arriver de loin — à travers le temps. Vingt années, et même bien davantage, se sont écoulées depuis les jours retentissants du nihilisme exaspéré. Sans doute, de nombreux attentats n'ont point laissé de doute sur son existence. Il dure encore, malgré ses effets intermittents. Mais la période du grand mouvement terroriste a cessé, du moins en apparence. Aussi pensé-je que la pièce de MM. Maurice Donnay et Lucien Descaves, que nous analysons plus bas, présente surtout un intérêt historique.

Le nihilisme n'a pas pu échapper à la loi d'évolution. C'est Tourguenef qui a mis le nom et la chose à la mode. Dans son fameux roman, *Les Pères et les Fils*, Bazarof, son héros, professe un pessimisme aigu et se pose en contempteur de tous les préjugés. Science, littérature, raisonnement, sentiments, tout est vanité.

— Nous n'agissons, dit Bazarof, qu'en vue de ce que nous constatons d'utile, de positivement utile. Aujourd'hui nous constatons qu'il est utile de nier, et nous nions.

— Tout ?

— Absolument tout !

— Alors l'art, la poésie, et jusqu'à... j'hésite à le dire ?

— Tout ! répéta Bazarof avec une parfaite tranquillité.

“Paul le regarda avec stupeur. Arkad avait rougi de plaisir en présence de ce qu'il appelait mentalement la cranerie de son ami. Kirsanof intervint :

— C'est superbe de nier tout, mais, au fond, cela équivaut à déclarer que l'on veut détruire tout. Et avec quoi, s'il vous plaît, rebâtira-t-on ?

— Ce n'est pas notre affaire. Nous n'avons à nous préoccuper que de débayer la place.

— Soyez tranquilles, nous agirons

— Toujours à coups d'injures ?

— Chaque fois qu'il y aura lieu.

— Et c'est ça le nihilisme ?

— C'est ça.”

Ainsi à l'origine le nihilisme n'est qu'une opinion philosophique, la théorie négative d'un rêveur qui n'a que des cauchemars. Insensible et superbe, Bazarof parle de ses parents avec une indépendance par trop irrévérente. Les attentions de sa vieille mère lui font hausser les épaules ; il déteste son foyer où il ne peut se poser que quelques heures. Ainsi sa mère dira-t-elle en s'adressant à son père :

“Un fils, vois-tu, c'est comme un lambeau qui se détache de nous. Ou plutôt c'est comme l'oiseau ; il lui plaît de venir et le voilà ; il lui plaît de repartir, et il s'en vole. Et nous deux, nous sommes comme deux pauvres petits champignons dans le creux d'un arbre, tout près l'un de l'autre et pour toujours. Moi seule, je ne changerai pas, pour toi, pas plus que toi tu ne changeras pour ta vieille.”

Bazarof est déjà l'oiseau de passage dans sa famille. Il quitte son nid — foyer de plein vent — de même que la couvée, issue de lui, abandonnera la forêt qui fut la patrie. Les oiseaux chantent sur toutes les branches.

Je ne sais si MM. Donnay et Descaves pensaient au livre de Tourguenef quand ils ont choisi le titre de leur pièce. Ce titre pourrait donc se glorifier d'un illustre parrainage.

Tel fut, au début, l'“oiseau de passage.” Quel est-il maintenant ? Avons-nous encore à Paris des types qui ressemblent à ceux que l'on applaudit chez Antoine ? S'il s'en trouve ont-ils les mêmes idées, les mêmes méthodes ? Bref, le nihilisme se reconnaît-il, à cette heure, dans la peinture que nous en ont faite nos auteurs — ou, pour me servir d'expressions plus modernes et moins “rigoureuses,” le monde des réfugiés russes actuel répond-il à l'image qu'en ont esquissée MM. Donnay et Descaves ?

J'ai vu une des personnalités les plus marquantes de la colonie politique russe. Savant distingué, il n'ignore rien de tout ce qui touche au mouvement social de son pays d'origine. Il habite la France depuis nombre d'années. Les réfugiés, les exilés trouvent toujours sa porte ouverte, c'est vous dire qu'il reçoit des confidences et entend des confessions.

Ainsi que la plupart de ses compatriotes, il a élu domicile en plein quartier latin. Il occupe un appartement modeste mais fort avenant, tout égayé par les cris et les rires de deux beaux enfants qui parlent tantôt le russe, tantôt le français. Tandis que leur mère me reçoit, ils viennent se blottir contre elle, câlins, se suspendent à son cou et me regardent avec des yeux étonnés. Leur ressemblance me frappe. Ce sont des jumeaux, m'apprend la mère. Bientôt elle me laisse seul au salon, car elle doit déjeuner rapidement pour aller au cours. Elle fait sa médecine. Elle n'a commencé ses études que cette année-ci afin de donner jusque-là son temps et ses soins à sa petite famille. Maintenant que les enfants ont grandi, elle peut préparer tranquillement ses examens. Voilà des mœurs qui ne sont malheureusement pas les nôtres. Dans ce milieu russe on est acquis aux idées nouvelles.

Mis au courant de ma visite, le maître du logis, qui vient de rentrer, se prête de bonne grâce à mon projet.

“J'ai vu la pièce jouée au théâtre Antoine. Elle contient des parties excellentes, qui témoignent que les deux écrivains connaissent, pour l'avoir observé, le monde dont ils parlent, mais elle n'est pas exempte d'inexactitudes et d'invéraisemblances. Votre impression que les nihilistes des *Oiseaux de passage* sont un peu démodés me paraît juste. D'ailleurs, nous pouvons passer en revue les personnages. Le vieil agitateur Gregorief n'a rien de factice. Les traits de sa physionomie ont un air de vérité remarquable. C'est le Grand Russe raisonnable, légèrement railleur, qui n'aime pas à s'attarder dans les billes. Riche de ce sens commun, clair et robuste, qui procède par boutades ; ennemi de la rhétorique, on le sent, avec raison, capable, par raisonnement, d'un acte héroïque et décisif. Mais par exemple, il n'irait pas perdre son temps à distribuer chez des bourgeois comme dans la pièce — des opuscules de propagande, surtout une brochure sur la *Régénération du monde par l'anarchie*. Cette brochure, il aurait été incapable de l'écrire par la simple raison que les idées qu'elle semble devoir défendre ne saurait être les siennes. Il y a loin du nihilisme à l'anarchie. Je vous dirai pourquoi.”

Le type de Vera n'est pas russe. Elle manque de la simplicité et de l'humilité qui conviennent à des propagandistes. Elle a trop de solennité ; elle est enfin trop théâtrale afin de mieux mettre en relief ce titre de princesse que les auteurs lui ont donné.

— J'imagine que ce titre, plus peut-être que ses idées, lui ouvre le milieu de bourgeois assez médiocres rencontrés en Suisse. Une princesse ! Le jeune étudiant qui s'éprend d'elle subit à son insu le prestige du titre. Comme dit Stendhal, pour un bourgeois une duchesse a toujours trente ans. Une révolutionnaire qui possède plusieurs quartiers de noblesse, même par alliance, reste d'excellente compagnie. Les bombes marquées d'un blason paraissent surtout décoratives.

— Par contre, Tatiana est admirable. Tout en elle a un accent de vérité qui fait ma surprise. L'actrice a rendu son personnage avec une puissance et un art des nuances infinis. La droiture, la franchise, l'indomptable énergie et même la méfiance toujours en éveil forment, très justement, le fond de son caractère. C'est la nihiliste des temps d'épreuve. Il me faut cependant exprimer une réserve. Je ne pense pas qu'une jeune fille comme elle se fasse l'instrument d'une vengeance personnelle et qu'elle assassine, en chemin de fer, un de ses camarades soupçonné et convaincu de trahison. Oui, elle assassinerait, mais par ordre. Elle assassinerait si les révélations du traître peuvent compromettre et ruiner la so-

ciété secrète à laquelle elle appartient, et qui arme son bras.

"Le type de Zakharine existe. Il arrive assez souvent que des condamnés retour de Sibérie, où ils ont passé de longues années, deviennent des traîtres. J'ai connu à Paris un réfugié qui avait fait vingt ans de Sibérie. Il s'appelait P.... Il a été expulsé voici deux ans. Nous avons pris sa défense, mais M. Waldeck-Rousseau nous a prévenu que notre zèle s'égarait. P... était un traître. Aujourd'hui, rentré en Russie, il est fonctionnaire du gouvernement et je vous jure que personne ne pense à aller le tuer.

"Une scène m'a plu particulièrement dans la pièce de MM. Donnay et Descaves, c'est ce que nous nommons, si vous voulez, la scène des portraits. Les nihilistes ont le culte des souvenirs, des reliques. Les photographies des leurs ne les quittent jamais. Rien de plus russe que l'évocation attendrie, devant ces photographies, des camarades morts pour la cause, exécutés ou décedés en exil.

uniformes. Tourguenef avait exposé ces idées nouvelles. Pissaref a, dans l'espace de trois ou quatre ans, publié de nombreux ouvrages pour en développer la théorie. Vainement vous cherchiez, à ce moment, une intention, un but politique dans ce mouvement. Tout change avec Tchernichewsky. C'est le premier écrivain socialiste de la Russie. Il se place d'abord sur le terrain économique. Il démontre que l'abolition du servage n'est qu'un leurre s'il n'a pas comme corollaire ou conséquence immédiate la cession de terres. Des sociétés secrètes s'organisent dont le mot d'ordre est: *Terre et liberté*.

"Ces théories se propagent avec rapidité. Il se produit alors une scission parmi les adeptes de la religion nouvelle. Les uns n'envisagent que la perfection de l'individu, s'efforcent d'étendre les limites de la science et de la culture générale. On citerait parmi eux Setchenof, Mendeleief, savants de réputation universelle. Les autres s'avancent résolument sur le terrain socialiste. Ils créent des coopératives et s'intéressent à toutes les formes d'as-



Restaurants des Etudiants Russes à Paris.

Ce sont des dieux lares d'album, les génies réconfortants du foyer révolutionnaire.

"—Oui, le nihilisme a évolué. Dans le principe il fut, comme vous le savez, une espèce de dandysme philosophique. Lorsque en 1864, Tourguenef, étudiant les deux grands courants de l'opinion russe, mettait en opposition le passé et le présent, les anciens et les modernes, il créa, dans *les Pères et les Fils*, ce type de Bazarof, qui n'appartenait pas plus aux uns qu'aux autres. Bazarof ne reconnaît aucune contrainte, n'accepte aucun jugement établi et soumet tout à sa critique. Il fit école. On vit alors des jeunes gens renoncer aux grâces d'état de leur âge pour atteindre à la perfection d'insensibilité, et des jeunes filles se liguier, dirait-on, pour leur permettre d'atteindre, sans trouble, leur idéal. Les beaux yeux disparurent derrière des lunettes de couleur; les chevelures luxuriantes tombèrent sous les ciseaux, et les charmes féminins furent condamnés au *carcere duro* de vêtements

sistance et de mutualité sociales. Ils s'adressent aux paysans. Accusé d'avoir écrit une proclamation aux paysans, Tchernichewsky est enfermé dans la forteresse de Pierre et Paul où il prépara son ouvrage *Que faire?* en attendant sa condamnation aux travaux forcés.

"Désormais la conquête des paysans et du sol devient le but des révolutionnaires. On organise des croisades, on va prêcher la bonne parole. Ce qu'on veut obtenir, c'est le soulèvement des classes rurales. De 1872 à 1874, Bakounine qui vit à l'étranger, entouré d'une espèce d'aurole (il s'y mêle même à la vie politique, et a joué un rôle prépondérant à Dresde) se fait le théoricien de ces idées.

"Ce mouvement prend de telles proportions qu'il provoque de la part du gouvernement, des mesures générales de rigueur et de répression. On arrête des milliers de révolutionnaires. Lavrof continue le bon combat socialiste et lutte contre le tsarisme.

"En 1879, le terrorisme, — le nihilisme, au sens con-

sacré par l'usage, — fait son apparition. Il n'est pas anarchiste, mais "étatiste". Ce qu'il veut, c'est s'emparer, par la terreur, du pouvoir central et donner, par décret, la terre aux paysans. Il fera des lois; il gouvernera. D'ailleurs, M. Anatole Leroy-Beaulieu, dans *l'Empire des tsars*, n'a-t-il pas dit que la Russie est le seul pays où l'abolition de la propriété foncière est possible par décret?

"Une grande effervescence règne alors en Russie. Les conspirations se ramifient; elles gagnent la flotte, l'armée, l'administration. Les pelotons d'exécution et les prisons ne chôment pas. Puis vient, après cette tempête, l'accalmie — en apparence — du règne d'Alexandre III.

"La série des famines périodiques a développé singulièrement les idées socialistes. La démocratie russe — si cette expression n'est pas encore trop hardie — s'éveille lentement et prend conscience d'elle-même. Les théories de Karl Marx jouissent chaque jour d'une faveur plus efficace. Les prolétaires des villes s'unissent, et l'on voit se dessiner les formations de combat pour la lutte des classes. Phénomène nouveau là-bas, des grèves éclatent et réussissent. En 1896, à Pétersbourg une grève de quarante mille tisserands a obtenu gain de cause. Le gouvernement a composé avec elle.

"Aujourd'hui nous n'assistons plus à des manifestations isolées comme au temps du nihilisme agissant sauf quelques cas dont les plus récents sont dans toutes les mémoires. Ce qui progresse et triomphe c'est la propagande par l'idée; ce sont les mouvements de masses disciplinées, c'est la marche lente mais ferme vers la conquête des droits qui conviennent à des hommes, à des peuples libres. Oui la liberté politique, voilà le programme à la fois des étudiants et des ouvriers. Les paysans demandent de posséder le coin de terre sur lequel ils vivent et qui les fait vivre.

"Vous le voyez, nos "oiseaux de passage" actuels n'ont rien de romanesque. Ils ont le sens des réalités et un esprit pratique qui ne s'embarrasse pas des chimères. Allez visiter notre colonie du quartier latin. Vous verrez qu'on y travaille dans l'espérance d'un avenir meilleur. Nos compatriotes se groupent avec beaucoup de solidarité. Ils possèdent deux bibliothèques: la bibliothèque Tourguenef. Ils ont souvent des réunions publiques, où l'on s'occupe de la politique. Enfin ils se soutiennent, car la plupart sont fort pauvres."

Tout en haut de la rue Saint-Jacques, passé le Val-de-Grâce, je me suis rendu à l'une de ces bibliothèques. Au fond d'une cour vaste, un escalier étroit donne accès à la bibliothèque. Sur le palier des affiches manuscrites en russe garnissent les murs et les portes. Un cordon nu et sans poignée pend le long d'une porte sur laquelle se trouve la clef. Que faire? faut-il sonner, faut-il ouvrir? J'entre délibérément. La salle est d'une simplicité un peu fruste. Trois tables accotées, recouvertes de toiles cirées jaunes tailladées et trouées, disparaissent en partie sous des journaux. De pauvres chaises de paille entourent les tables; un poêle éteint dans un coin; sur les murs les portraits, coupés dans des journaux, de Tourguenef, de Lavroï, de Tolstoï, de Tchernichewsky, de Bakounine; un bas-relief sur la cheminée sans feu représente Benoit Malon et Carl Marx. C'est la salle de lecture des journaux; deux autres pièces renferment des livres. La bibliothèque est ouverte de neuf heures du matin à neuf heures du soir.

Un étudiant, au visage rond, grêlé, avec des pommettes saillantes de Kalmouk, me donne, dans un français assez pénible, des explications. Il n'est arrivé à Paris que depuis quatre mois, des bords de "notre petite mère la Volga." Il me dit son enthousiasme pour Karl Marx et combien on l'étudie dans les villes universitaires de Russie. "Nous sommes constitutionnistes." J'entends par là qu'ils ne veulent pas, du jour au lendemain, expérimenter un régime auquel la masse du peuple n'est pas préparée. Mais l'étudiant préconise l'organisation des classes ouvrières, la puissance des syndicats, les œuvres de mutualité. "Ces idées, ajoute-t-il, sont celles de presque

tous les jeunes hommes de ma génération."

Comme il était l'heure du déjeuner, il m'a offert de me montrer un restaurant fréquenté exclusivement par des Russes, réfugiés ou étudiants. Ce restaurant, situé rue Berthollet, est une façon de coopérative. Il appartient aux étudiants qui l'administrent, le dirigent et payent la gérante, cuisinière à ses heures, c'est-à-dire presque toute la journée. Aussi simple que la bibliothèque, c'est une salle nue, avec de petites tables de bois, recouvertes de toiles cirées blanches. Les portions se payent avec des jetons qu'on achète en entrant, à une petite table qu'occupe un étudiant ou un réfugié de service.

On dirait des correspondances d'omnibus ou des numéros de vestiaire. Ils portent des chiffres. On peut se procurer plusieurs de ces jetons à l'avance. Cette manière de payer permet aux consommateurs pauvres de venir manger gratuitement. Ils ont reçu ces cartons-monnaie. Au restaurant, on ignore ainsi celui qui vit de charité.

La carte est assez variée et les prix modiques. Une côtelette hâchée se paye 40 centimes; un "bitki," 45; un bœuf nature, 25. J'ai remarqué cependant des jetons de 1 franc. Le restaurant ne sert pas moins de trois cents repas par jour.

En sommes, c'est plutôt une cantine qu'un restaurant. Les hommes qui y fréquentent n'ont qu'un pauvre équipement. Beaucoup de lunettes d'or et des épaules voûtées avant l'âge d'où tombent des mac-farlanes trop amples et trop longs.

JOSEPH GALTIER.

Revue Dramatique.

Théâtre Antoine. — *Les Oiseaux de passage*, pièce de MM. Maurice Donnay et Lucien Descaves.

EN politique, les pensées de l'heure présente vont à la Russie et au Japon. L'intérêt qui, chez nous, s'attache aux choses de Russie ne date pas d'hier. Longtemps avant l'alliance, il avait commencé à se manifester avec notre initiation aux œuvres des grands écrivains russes, aujourd'hui vulgarisées. Depuis, notre propre littérature s'est inspirée de ces œuvres, s'en est en quelque sorte imprégnée, cherchant des sujets d'étude, des éléments psychologiques ou dramatiques, des personnages typiques, dans le nouveau champ d'observation ouvert à ses explorations. C'est ainsi que MM. Maurice Donnay et Lucien Descaves viennent de donner au Théâtre Antoine, sous le titre *Oiseaux de passage*, une pièce remarquable, conçue avant les événements actuels, mais leur empruntant, par l'opportunité de la coïncidence, un intérêt tout particulier.

C'est dans une pension de famille, sur les bords du lac de Genève, que se fait la rencontre des personnages. La famille Lafargue — des gens enrichis dans le commerce — se repose longuement pendant un long été. L'air pur, les eaux bleues des lacs, les pics neigeux qui rosissent au coucher du soleil ont été créés, combinés et rassemblés par une sage Providence — chacun sait ça — pour délasser les millionnaires de leurs fatigues, et des fatigues de leurs employés. Dans le même chalet, à l'étage au-dessus des Lafarge, vivent des réfugiés Russes. Gregoriev d'abord. Imaginez un vieil étudiant, un pilier de brasserie, un bohème, mais à la russe! Il

a fréquenté les casemates sibériennes et non point les galeries de l'Odéon. Il a les cheveux et la barbe en broussaille, une redingote un peu fatiguée; sa bonne humeur est inaltérable et sa philosophie seraine. Destructeur, anarchiste, terroriste; tout ce que vous voudrez! Mais bon comme du pain: gai compagnon.

Puis Vera Lewanof, une grande jeune fille, d'aspect mélancolique et froid, avec un air mystérieux et distingué. Elle sort d'une famille bourgeoise. Elle a été gagnée par la propagande révolutionnaire et s'est soustraite à son milieu familial par un mariage — théorique — avec un prince, nihiliste comme elle. Le prince a respecté la liberté de Vera. A la suite d'un complot, il a été mis en prison, envoyé en Sibérie, où il est mort, dit-on. De sorte que Vera reste tout à la fois veuve et jeune fille...

Auprès de Vera, une autre jeune Russe, son amie très chère, plus qu'une sœur: Tatiana. Celle-ci farouche, exaltée, fanatique... Les Lafarge ont un fils de vingt-cinq ans, Julien. Il a remarqué la beauté de Vera. Ayant eu l'occasion de rendre un service d'argent aux nihilistes, ses voisins, en complétant la somme nécessaire au rapatriement d'un compagnon, Zakharine, Julien pénètre dans l'intimité des Russes. Et le rideau tombe sur ce premier acte d'exposition.

Nous voici maintenant à Paris chez Lafarge. La famille est au complet, avec une cousine de Julien, Louise, qui aime son cousin. Mais on ne la remarque pas. Tout est pour Vera qui a su se faire aimer de chacun, en particulier de la mère de Julien. Ce foyer bourgeois est envahi peu à peu par les nihilistes. Bref, il est décidé que Julien épousera Vera. Celle-ci d'ailleurs aime le jeune homme, à sa façon, sans gestes, sans expansion et presque en silence. Elle continuera ses études, exercera la médecine, etc. Julien consent à tout: il est amoureux.

Le mariage aura lieu dans six semaines. Zakharine (nous sommes au 3^e acte, rue Berthollet), revenu de San-Francisco raconte qu'il était dans la même prison où mourut le prince (le pseudo-mari de Vera). Celle-ci est donc libre. Il ne reste plus que quelques formalités à remplir. Ici intervient Tatiana, la farouche jeune fille, qui veut garder Vera pour la "cause". Vera est-elle libre? Le prince est-il bien mort? Zakharine l'affirme; mais il est suspect à Tatiana. Mieux vaudrait attendre; et en attendant, trouver des devoirs à remplir, inspirés par la pensée du prince vivant ou mort. Vera n'est pas convaincue. Tatiana se décide à partir pour une mission mystérieuse.

Au quatrième acte, nous sommes revenus au salon des Lafarge. C'est la veille du mariage. Il y a loin encore. Des menaces vagues planent dans l'air. Gregorief est expulsé de France. Le vieux proscrit n'est pas étonné; "oiseau de passage" il sait qu'il n'est jamais à demeure sur la branche où il s'est posé... On annonce qu'une femme demande à parler à Vera. C'est Tatiana. Elle revient de sa

mission mystérieuse. Voici les nouvelles qu'elle apporte. Zakharine était bien un *mouchard*; on l'a trouvé mort dans le train qui le portait en Galicie. Tatiana était avec lui "par hasard," dit-elle. Elle a la preuve de la trahison de Zakharine, le prince n'est pas mort! Et ceci, c'est la catastrophe.

Vera peut-elle méconnaître son devoir? Le prince est dans la misère et la prison. Sa place n'est-elle pas auprès de lui? Vera le comprend. Elle quittera la maison où elle n'a fait que passer, elle résistera à la douleur de Julien, au désespoir touchant de la mère aveugle. Avant de partir, elle remettra son anneau de fiançailles à Louise, la petite cousine, pour qu'elle le porte. Et les "oiseaux de passage" s'envolent. Ils se sont à peine posés. Ils ont effleuré le sol. Ils n'ont pas laissé de marques ni d'empreintes. Tout va reprendre un cours normal. Petit cousin épousera petite cousine.

On a fait un succès et des plus mérités aux *Oiseaux de passage*. C'est à coup sûr une des pièces les plus intéressantes de l'année. L'anecdote tentera le public. Le pittoresque des personnages aiguïsera sa curiosité. Les caractères des nihilistes russes sont tracés avec une fermeté et une sûreté tout à fait supérieures. Et ces rôles sont joués comme le sont toujours — et seulement les très bons rôles. Mais si les personnages sont d'une observation vraie, le "milieu" dans lequel ces oiseaux de passage viennent planer quelques instants, me paraît bien conventionnel. Que sont ces bourgeois séduits par l'anarchie? Je ne conteste pas Julien; il est jeune et amoureux. Mais son père et son oncle? Comment ces gens-là laissent-ils sans lutte — ou à peu près — leur fils épouser une étrangère dont on ne sait rien, sinon qu'elle est nihiliste! qu'elle étudie la médecine! qu'elle est — ou fut — mariée à un prince condamné politique!! Voilà beaucoup d'invéraisemblances. On a vu certes des jeunes gens épouser des étudiantes russes sans fortune; mais ils avaient une autre âme, une autre origine, un autre raffinement et un autre entraînement que le Julien des "Oiseaux de passage." Parlerait-on du "snobisme" révolutionnaire qui sévit en ce moment? Mais il ne sévit guère dans le milieu des Lafarge, pays du muffle. Il y avait une étude plus exacte à faire du parvenu ou du millionnaire en *flirt* avec l'anarchie. Cela fera peut-être le sujet d'une autre comédie.

JULES JASMIN.

Les petits esprits sont toujours préoccupés d'eux-mêmes; ils s'imaginent que leurs mesquines combinaisons vont changer la face des choses.

LE P. DIDON.

Il faut toujours réserver dans son cerveau un petit coin pour les idées des autres.

H. TAINÉ.

Notre-Dame des Ardents

PAR M^{me} GABRIELLE RÉVAL.

VII—SUITE.

DES LARMES

Lamouse n'a pas bougé, la lettre est tombée devant lui, le coup qui le frappe est si brusque, si inattendu, qu'il n'a pas conscience de la réalité qu'annoncent les quelques lignes de Nanette Pamproux. De grosses larmes, des larmes d'enfant, montent à ses yeux, brouillent son regard, mais il les retient, il a honte de pleurer, et pourtant Lamouse crierait tant il souffre. Il répète les mots, mais les mots n'ont plus de sens; un bourdonnement aigu, comme celui du cri-cri, qui vrille le silence des nuits, frappe son oreille. Il voudrait voir, se pencher sur celle qui fut sa première et unique amie, sa mère d'élection. Est-ce donc possible qu'elle soit morte. A travers les lignes serrées de ce billet funèbre, comme à travers une eau profonde, il voit apparaître un visage, des yeux clos, une bouche qui sourit encore, masque de noyé qui disparaît aussitôt, s'enfoncé... malgré l'effort qu'il fait pour le ramener à lui, il sent qu'elle lui échappe, que cette sensation de l'approche est la dernière qu'il aura d'elle... il voudrait la garder dans son cerveau où tout vacille, comme un gardien vigilant pour la suprême veillée. Elle s'enfoncé, déjà il ne la voit plus.

Est-ce possible?... Mais comment cela est-il arrivé?... L'enveloppe des coupures fut écrite par elle; apprendre l'affreuse chose par le même courrier!

La tête enfoncée dans ses mains jointes, il reste là, si accablé qu'il n'entend point l'ordonnance aller et venir dans la tente, refaire le lit, affaissé par la sieste, changer l'eau, préparer les vêtements.

— Mon lieutenant il va être six heures!

Lamouse n'entend pas; il a perdu conscience de ce qui l'entoure. Où est-il? que lui veut-on? Sa pensée le ramène vers Arras, il rôde autour d'une demeure vide, autour de cette demeure qu'il rêvait de retrouver bientôt.

L'ordonnance un vieux Breton, s'approche, tousse et, résolu à se faire entendre, vient devant l'officier.

— Mon lieutenant!... le drapeau va descendre.

Lamouse, debout, détourne son visage bouleversé; il a la pudeur de son chagrin, et ne veut pas qu'on sache pourquoi il souffre. L'ordonnance, philosophe, s'écarte et songe: cette lettre-là pourrait bien apprendre au lieutenant que "là-bas," on le trahit.

Le camp s'anime; près des murs, on entend hennir les chevaux; un mulet s'échappe et lance un coup de pied dans les ferrailles qui traînent, et ce tintement de vieilles gamelles a quelque chose de joyeux, qui fait rire les spahis.

Le soleil baisse, les ombres s'allongent, un peu

de rose se mêle à la clarté qui envahit les choses; à l'Occident, le brasier s'allume sur les montagnes.

Il est six heures; les hommes de la garde montante, en longue capote, sanglés dans leur ceinture bleue, portant en sautoir leur couverture grise, s'alignent, face au drapeau qui flotte sur la cagna du télégraphe.

Les clairons sonnent aux champs; les hommes présentent les armes. Lamouse, immobile devant sa tente, salue le drapeau qui descend tout doucement le long du mât. Dans tous les coins de la cour, des légionnaires, des spahis, de simples soldats, des officiers demeurent figés dans la même pose, saluant ces trois couleurs qui vont disparaître pour huit jours. En dehors même de la redoute, les soldats en promenade s'arrêtent, au milieu de la plaine, s'immobilisent dans la même fixité et le même salut que religieusement accomplissent, dans la cour des bureaux arabes, les Sud-Oranais drapés dans leur burnous. Tout à l'heure, au coucher du soleil, à l'appel du muezzin qui clame du haut du minaret, ils s'inclineront du côté de la Mecque, recroquevillés, alors qu'un instant avant, le salut au drapeau les soulevait et les déployait eux-mêmes, comme de vivants étendards.

Le cœur gonflé, Lamouse suit la descente du petit drapeau qu'une main invisible semble arracher du mât, pour le cacher jalousement; et une autre douleur s'ajoute à celle qui le déchire, c'est comme une petite France concentrée là, une petite France vivante et colorée qui le quitte... comme Elle, l'Amie vient de le quitter.

Le soir tombe; les hommes sont à la soupe, les officiers s'acheminent vers le gourbi de la popote. Lamouse cherche à prendre un visage impassible, et à ne point trahir une souffrance qu'il veut garder pour lui seul. Mais les figures de ses camarades le surprennent, un masque différent s'est posé sur des visages toujours mornes. Le capitaine, très jovial, raconte à ses officiers l'heureuse naissance d'un fils, d'un petit Africain d'Oran; il offre l'apéritif. Le médecin-major, avec ses grands yeux d'enfant, et son bon sourire où survit la malice parisienne, raconte, à ce propos, la naissance d'un petit Espagnol, au ksar; le père coiffé d'un grand sombrero, lui offrant, pour le reconforter, un verre d'absinthe, plus trouble que l'eau de Seine pendant les crues de l'Yonne!... Le commandant communique des lettres de service, encore quelques tuiles qui tombent du corps d'armée; le sous-lieutenant, tout frais rasé, frisote sa moustache et annonce l'arrivée de touristes, dont une femme, une Française! Immédiatement les dolmans se boutonnent. Et le fantôme d'une femme, qui prend pour chacun le masque d'une épouse, d'une mère, d'une fiancée, ou d'une maîtresse, plane comme un parfum affolant au-dessus de cette table d'officiers, qui goûtent du bout des dents, aux viandes coriaces, aux œufs aigrelets, apportés de Figui.

—Quoi de nouveau, pour vous, Lamouse? demandé le petit coq, qui porte sur sa veste de tussor blanc son premier galon d'or.

— Rien, répond le lieutenant, dont les doigts impatients roulent en boulettes le pain qu'il ne peut manger.

A quoi bon attrister les camarades par une nouvelle ne les intéressant que par le rappel d'une destinée commune? L'idée de la mort les généraient à cette heure où tout le passé revit dans leurs cœurs rassurés. Encore si Mme Chaumine était jeune, belle, si elle avait été pour lui... Mais ce n'était qu'une très vieille femme, et l'un d'eux sans doute, aurait philosophé au nom de tous, en murmurant cette condoléance : "Elle avait fait son temps!"

— Lamouse, fit le médecin, mon congé est arrivé ce soir : je pars par le prochain courrier. Avez-vous quelques commissions pour Arras?

— Merci, cher ami, je n'en ai plus!

Et pendant tout le reste du diner, Lamouse ne desserra les dents; par politesse, il feignait d'écouter la discussion survenue entre le blanc-bec à peine sorti de Saint-Cyr et le capitaine, un vieil Africain épris brutalement de cette terre de feu. Mais plusieurs fois, il n'entendit pas qu'on lui parlait, et le médecin, devinant une angoisse, murmura à son voisin, au sortir de table :

— Laissez donc Lamouse tranquille; il n'est pas dans son assiette...

Le sous-lieutenant, qui frétilait parce qu'il avait glissé dans sa poche quatre billets parfumés de quatre parfums divers, chuchota :

— Pauvre garçon! Il y a quelque belle infidèle là-dessous?... Mais peine d'amour ne dure qu'un jour.

— Pardon! reprit le médecin, vous confondez, et il se mit à chanter la nostalgique chanson :

Plaisir d'amour ne dure qu'un moment,
Peine d'amour dure toute la vie.

Suivant leur habitude, les officiers du poste achevaient ensemble la journée, on jouait aux cartes sur une table volante; les ordonnances apportaient pour tout rafraîchissement l'eau froide des gargoulettes, ou des bidons de service recouverts d'un humide drap rouge. Le capitaine mêlait quelques gouttes d'absinthe à l'eau qui fardait son verre, mais presque tous — sauf les hommes qui attendaient d'une incurable soulerie l'oubli des tragiques souvenirs — ne buvaient que de l'eau pure. Sous ce ciel terrible, c'était pour eux une question de vie ou de mort.

Du côté des tentes-marabouts, où les hommes couchaient par groupes de 16, parfois une chanson s'élevait, douce, rude ou rauque, suivant qu'elle s'exhalait d'un gosier français ou allemand. Sitôt "l'appel" fini, les hommes reentraient s'étendre sur la banquette de terre et d'herbes sèches; les autres, avides d'un peu d'air, s'allongeaient sur leur couverture pour dormir à la belle étoile.

Lorsque le camp fut de nouveau silencieux, Lamouse sortit de sa tente, il étouffait, il avait besoin de respirer, de marcher, de quitter la vie indifférente de ses compagnons d'armes, pour entrer, ne serait-ce qu'un moment, dans cette éternité immuable de la nature.

Lamouse fit le tour du camp. Des sentinelles vigilantes surveillaient les lointains bouquets de palmiers, les îlots herbeux, propices à l'embuscade.

Il marchait, évitant de heurter les soldats étendus, les uns rigides, roulés dans leur couverture comme en un suaire, les autres, poitrail à l'air, comme des voyageurs dévalisés, d'autres encore collés à terre, le visage caché dans la courbe du bras, comme une bête peureuse ou un ivrogne assommé. Le soufflement pénible qui venait des tentes, semblable aux han-han de l'homme qui pétrit le pain, donnait à cette vision brutale, le caractère effrayant d'un sommeil plus douloureux que la vie.

Lamouse allait et venait parmi ces corps, les épaules courbées, l'âme morte; il se cherchait lui-même et, à cette heure cruelle, tout en soi lui paraissait être d'un inconnu. Peu à peu, une pensée familière qui flottait, se précisa, il la reconnut et se mit à songer; il écouta monter en lui-même comme la prière d'un hautbois, un chant d'une douceur funèbre, un chant qui mêlait à des pleurs le sourire des souvenirs d'enfance, la grâce d'une attitude, l'attraction d'un geste affectueux. Le chant le berçait, réveillant dans tout son être ce qu'il ne soupçonnait pas de tendresse profonde pour cette vieille femme, qu'il trouvait si vieille déjà, quand il avait quinze ans.

Comme elle était jolie, avec ses deux touffes blanches, près des yeux clairs, son doux sourire, ses longues mitaines de l'ancien temps, et ses brillants suspendus à de longues chaînettes, comme des gouttes d'eau sonores! Il se souvenait de ses premières sorties avec elle, quand il était encore collégien. Le jour de la foire, on allait chercher sur la Petite-Place, les pains d'épices de Lille, les "cœurs" d'Arras, tout poudrés de sucre, puis on allait du côté de Saint-Wast, au musée; la première, elle lui avait expliqué les belles légendes de l'Artois, depuis les troubadours jusqu'aux heures historiques de Louis XIII.

Que de fois, pendant les repas, Mme Chaumine lui avait raconté sa légende favorite, celle de Notre-Dame-des-Ardents! Vers le XII^e siècle, un mal terrible dévastait l'Artois. Or, une nuit, deux poètes rivaux, Normand et Istier, — il se rappelait ces deux noms aussi bien que celui d'Abélard ou Robert de Sorbon, — eurent la même vision. Notre-Dame leur apparaissait, leur donnant l'ordre de s'en aller vers Arras, et d'accomplir à la cathédrale leurs dévotions.

— Ils partent! disait Mme Chaumine; ils entrent dans la ville désolée, les gens mouraient au seuil des portes, consumés par ce mal effroyable, cette brûlure d'un feu invisible qui s'abattait sur la ville, comme une punition céleste, pour tous les péchés du siècle. Ils vont à la cathédrale, racontent au saint évêque l'apparition de la Vierge. L'évêque reste saisi d'admiration, et de doute aussi. L'office commence et, à l'heure fixée par la Vierge, on vit dans le chœur, Notre-Dame apparaître sur l'autel, descendre doucement et remettre aux troubadours

éblouis par cette vision, un cierge allumé : c'était la *Sainte-Chandelle*.

— Faites tomber quelques gouttes de cette cire dans l'eau bénite, dit la Vierge, et que les malades boivent ! Puis Notre-Dame disparut. Le saint évêque fit ainsi qu'avait dit la reine des anges ; les malades burent avec ferveur ; à l'instant même, la ville d'Arras était guérie par l'eau miraculeuse...

— Et la *Sainte-Chandelle*? demandait l'enfant émerveillé.

— La *Sainte-Chandelle*, enfermée dans un étui précieux, fut solennellement portée, quelque temps après, un ou deux siècles, disait naïvement la vieille dame, dans une chapelle vouée, aussi belle que la *Sainte-Chapelle* de Paris. Mais les mécréants, ce Robespierre qui naquit en notre ville, avait juré sa perte. La *Sainte-Chandelle* disparut pendant la Révolution.

— Et? insistait le petit, dont le cœur battait d'angoisse.

— Rassure-toi, mon mignon, elle fut retrouvée dans un puits, et déposée dans son église, notre église de Notre-Dame-des-Ardents.

Et chaque dimanche, elle redisait l'histoire au petit collégien, qui se nourrissait dans sa bibliothèque de tous les romans de chevalerie.

Allons la voir, disait-elle, quand cinq heures carillonnaient au beffroi.

Ils s'en allaient tous deux, lui très grave, déjà; elle souriante, parce qu'elle savait, qu'à tant parler d'autrefois, elle éveillait la poésie dans l'âme du petit garçon.

Quand ils étaient à genoux tous deux près du reliquaire, Valentin demandait à sa vieille amie :

— Croyez-vous qu'Elle me protégera?

— Assurément, tu l'aimes, comme l'aimèrent Istier et Normand.

Pourquoi, après des années, des années de silence et d'éloignement, ce souvenir de la *Sainte-Chandelle* se réveillait-il en lui? C'est qu'un lien mystérieux venait de se briser. Mme Chaumine, depuis dix ans qu'il était parti pour le Tonkin d'abord, Madagascar et l'Afrique, venait demander à la *Sainte-Chandelle* de protéger l'enfant contre le mal des ardents; elle croyait à l'efficacité de l'intervention tutélaire et Lamouse, lui aussi, croyait que les prières de son amie l'avaient souvent protégé.

(A Suivre.)

Choses et Autres.

LE Théâtre Français de Chicago vient de clôturer sa saison dramatique. Un instant interrompue par la catastrophe de l'Iroquois, elle s'est achevée heureusement par la représentation du 19 avril. Au programme, le *Passant* de M. Fr. Coppée, une fleur de poésie printanière, dont Mlles de Valcourt et Blais ont su rendre le charme suave; les *Fiancés en herbe*, fantaisie naïve, interprétée avec naturel par Mme et Mlle Cougnard von

Stoesser; enfin le *Poulailler* par Antoine de Forges, qu'animaient le caquetage charmant de Mlles Adler, Devriès, Marsy, Hogan. Et c'est fini hélas! pour cette année.

Du Molière, du Scribe, de l'Augier, du Meilhac, du Tristan Bernard, du Coppée, c'est bien à un régal littéraire que le Théâtre a convié ses fidèles chaque fois. Leur plaisir a été redoublé par le talent des acteurs. Ces succès récompensent Mme Knowles, présidente du Club Français, des peines, des efforts que nécessite une organisation de ce genre. Tous les amis de la langue française à Chicago lui paieront volontiers un tribut de reconnaissance pour cette œuvre de propagande d'ailleurs si désintéressée.

Les promesses, pour l'an prochain, sont particulièrement alléchantes. Le *Malade imaginaire*, de Molière, le *Verre d'eau* de Scribe, les *Romanesques* d'Edmond Rostand, etc., offriront aux spectateurs des comédies tour à tour joyeuses ou poétiques. A une condition pourtant. Le Théâtre Français, malgré son titre, n'est pas, ou ne veut pas être un Théâtre, mais un Club permanent, composé de membres choisis qui prennent une part active, personnelle aux affaires et aux amusements du Club. C'est pourquoi nous le recommandons chaleureusement à nos abonnés. S'ils veulent bien y entrer, ils assureront leurs plaisirs, ils encourageront les Directeurs et les Acteurs du Théâtre, ils les aideront enfin d'une manière efficace et durable à continuer cette œuvre de propagande française, à laquelle l'*Echo des Deux Mondes* est naturellement heureux de prêter sa voix et son appui.

* * *

L'Alliance Française de Chicago a donné, le 18 avril, un concert au Music Hall, Fine Arts Building. Les bénéfices étaient destinés à la fondation d'une Bibliothèque française. Le succès a largement répondu au zèle des organisateurs de cette fête musicale, grâce au talent des artistes. M. Emile Sauret, un violoniste Français, a joué, avec une maîtrise incomparable, des airs russes de Wieniawski; M. d'Arnalle, dans une Aria de *Hérodiade* (Massenet), Mrs. Grinnell dans deux morceaux de Louis Campbell Tipton, jeune compositeur plein de promesses, Mlle Adams, avec "Noël Païen" de Massenet, "le Bonheur est une chose légère" de Saint-Saëns, "la Chanson du Papillon" de Campras, ont charmé l'auditoire et recueilli des applaudissements mérités.

Enfin le 22 avril, était donnée la réception ordinaire de l'Alliance Française au Woman's Club. Un lever de rideau, "le Pari Gagné" a été gentiment enlevé par Mlle Edith Hoston (l'auteur) et par M. G. de Tarnowsky, dont les habitués du Théâtre Français connaissent le talent dramatique. Suivait une bluette inédite — à Chicago — "le Foudroyé", joyeusement et finement interprétée par Mlles Yvonne de Kerstrat, Lilly de Koenigsberger, Messieurs Boris Sinai et Paul Picard. Au programme encore, des chansons par Mlle Charlotte Boyd et M. Chris Anderson, des morceaux choisis pour violon, joués par Mlle Finley, complétaient la série des amusements de la soirée.

* * *

Ainsi que nous l'avions annoncé dans notre dernier numéro, les Clubs formés par l'*Echo des Deux Mondes*, représenteront, le 6 mai prochain, au Music Hall, Fine Arts Building, un petit drame sur Jeanne d'Arc. L'idée de cette fête a été inspirée par les honneurs que l'Eglise Catholique vient de prodiguer à la vierge héroïque en la canonisant; sans compter que c'est pour la première fois sans doute que la fête de la Pucelle sera célébrée en Amérique. Des professeurs de l'Université de Chicago et de l'Alliance Française, des Etudiants déjà avancés dans l'étude du Français prêteront un gracieux concours à cette représentation. C'est la première, donnée sous les auspices de l'*Echo des Deux Mondes*; ce ne sera pas la dernière.

L. R.

Feu et Fumée.*Suite et fin.*

SCENE XI

PERSONNAGES :

FRANCINE, JULIETTE, THÉRÈSE

JULIETTE et THÉRÈSE, *ensemble*. — Eh bien?

FRANCINE. — Cette fois, madame a parlé clairement... et fermement. Elle a dit comme ceci : "Il faut en finir! Si le chapeau ne va pas, on en fera faire un autre!"

THÉRÈSE, *avec un cri, s'asseyant*. — Ah!FRANCINE, *à part*. Bon! Mlle. Thérèse, à présent! (*Haut*.) Et le monsieur a répondu : "C'est une expérience à tenter." Je vais aux nouvelles. (*Elle sort*.)

SCENE XII

JULIETTE, THÉRÈSE

JULIETTE. — Je te l'avais bien dit : ce chapeau est monstrueux... monstrueux!

THÉRÈSE, *ôtant son chapeau et le jetant*. — Oui, Juliette, c'était dans mon intérêt. Je t'ai méconnue.

JULIETTE. — Maintenant, qui est la plus avancée de nous deux? Ce monsieur est bien exigeant.

THÉRÈSE. — C'est un observateur... Comme il a vite découvert nos ridicules! Ta manie des parfums, mon amour des immenses chapeaux! Il doit lui être bien dur de faire un choix.

JULIETTE. — Il n'est pourtant pas venu pour ne dire à nos parents que des choses désagréables sur notre compte. Ce ne serait pas charitable.

THÉRÈSE. — Ni poli.

JULIETTE. — Je lui ferai payer cher, si c'est moi qu'il épouse, sa remarque désobligeante.

THÉRÈSE. — Et, si c'est moi, il saura ce que coûtent les jolis chapeaux... les tout petits chapeaux... en dentelle... tu sais.

JULIETTE. — Et l'essence de rose... tu sais... le petit flacon.

Entre subitement Francine.

SCENE XIII

JULIETTE, THÉRÈSE, FRANCINE

FRANCINE. — Mesdemoiselles! Quel drôle de monsieur! Voulez-vous que je vous dise sa dernière phrase? Cette fois, il a parlé plus haut, comme sûr de lui même.

TOUTES DEUX. — Dis, dis.

FRANCINE, *imitant l'ingénieur*. — "Mon avis est qu'elle a un coude trop rentrant!" Je reviens. Je reviens.*Elle sort.*

SCENE XIV

THÉRÈSE, JULIETTE

JULIETTE, *regardant Thérèse.. Mimique lente et expressive*. — Un coude trop rentrant!THÉRÈSE, *de même*. — Un-cou-de-trop-rentrant!JULIETTE. — Est-ce de toi ou de moi qu'il s'agit?
THÉRÈSE, *allant à la glace*. — Moi, j'ai les coudes en dehors.JULIETTE, *imitant son geste*. — Moi aussi, tiens... Il m'ennuie, à la fin, ton ingénieur.

THÉRÈSE. — Il n'est pas le mien plus que le tien.

JULIETTE. — Alors, qu'il s'en aille!... notre ingénieur!

THÉRÈSE. — Si on peut dire! Un coude rentrant! Tout à l'heure, nous serons bossues, l'une ou l'autre.

JULIETTE, *amèrement*. — La vérité, ma pauvre Thérèse, c'est que nous n'avons pas chacune vingt-cinq mille francs de rente, comme Mlle. Hélène Bogousset... du second...THÉRÈSE, *levant les épaules*. — Oui, nous pourrions, comme elle, épouser un homme chauve!

JULIETTE. — Il était très bien. Il avait une voiture à lui. Il changeait de pantalon...

THÉRÈSE. — Ne démolis pas l'ingénieur. S'il devenait ton mari!

JULIETTE. — Alors, je te vengerais de ce qu'il a dit de toi. Me fais-tu la même promesse?

THÉRÈSE.. — Oui. (*Elles se serrent le main.*)*Entre Francine.*

SCENE XV

JULIETTE. THÉRÈSE. FRANCINE.

FRANCINE, *à toutes deux, anxieuses*. — J'ai tiré la chose au clair!

THÉRÈSE. — Je m'attends à tout.

FRANCINE. — Oh! mesdemoiselles, il n'y a rien de terrible. Savez-vous ce que ce Monsieur est venu faire?

JULIETTE, *craintive*. — Demander ma sœur en mariage?

FRANCINE. — Non, mademoiselle.

THÉRÈSE, *à part*. — Il ne sera que mon beau-frère, hélas!JULIETTE, *joie contenue*. — Alors... c'est... moi?

FRANCINE. — Non, mademoiselle.

JULIETTE, *vexée*. — Il a bien fait. Jamais je n'aurais consenti à m'appeler Mme. Destuyaux.

THÉRÈSE. — Mais alors... le chapeau qu'il faut changer?

JULIETTE. — Et l'odeur insupportable?

THÉRÈSE. — Et le coude trop rentrant?

JULIETTE. — Oui. A qui toutes ces insolences s'adressaient-elles?

FRANCINE, *naturellement*. — A la cheminée, mesdemoiselles.

TOUTES DEUX. — A la cheminée?

FRANCINE. — Celle du grand salon... qui fume toujours. Tenez, voici la carte que ce monsieur a laissée sur la table.

JULIETTE et THÉRÈSE, *lisant ensemble*. — Ingénieur-fumiste.*Elles tombent assises, se relevant, et se jetant dans les bras l'une de l'autre.*

Rideau

FERNAND LAFARGUE.

Le Petit Camelot.

AU revoir, mère, à tantôt, je rapporterai le déjeuner !

Ayant appliqué deux bons baisers sur les joues ridées de la pauvre femme, vieilles avant l'âge par les privations et les souffrances, Jacques Mulot dégringole les six étages de la maison qu'il habite à Montmartre, et, d'un pas pressé, se met en devoir de descendre jusqu'aux quartiers riches.

Jacques a dix ans. C'est un de ces malheureux petits êtres pâles et chétifs, comme on en rencontre souvent à Paris. Dans une boîte suspendue à son cou par une courroie de cuir s'étale son mince bagage : quelques cahiers de papier à lettres, des crayons, des paquets d'aiguilles qu'il cherche à vendre — car Jacques est un petit camelot, c'est-à-dire un petit marchand de la rue.

Malgré son jeune âge, il est le principal soutien de sa mère qui ne peut plus guère travailler. C'est avec les quelques sous que lui rapporte son modeste commerce qu'on achète du pain, qu'on paie le loyer de l'humble chambre.

Jacques marche toujours d'un pas ferme et courageux. Il ne s'attarde pas dans les rues étroites. L'enfant se hâte vers les grandes avenues, où il peut se glisser, inaperçu, l'œil au guet, vers le client qui passe.

Tout essoufflé, le voilà enfin dans la rue Blanche, bordée de maisons somptueuses.

Or, comme il la traverse, Mme Volney, dame élégante, à la physionomie douce et sympathique, sort sous la porte cochère de la maison qu'elle habite, attendant qu'un fiacre passe pour l'arrêter.

“Achetez-moi, madame, un cahier de papier à lettres.”

Mme Volney se retourne au son de cette voix plaintive et considère son interlocuteur avec bienveillance. Mais ayant consulté sa bourse, elle répond d'un ton véritablement apitoyé :

“Je regrette, mon pauvre enfant, je n'ai pas de monnaie.”

“Madame, insiste le petit garçon d'une voix douce, nous n'avons pas encore mangé, aujourd'hui”

Et ses yeux, où venait de briller la lueur d'une courte espérance, s'emplissent de larmes :

“Je n'ai pas de monnaie... je regrette vraiment beaucoup.”

La voix de Mme Volney est si sincère que le gamin reprend courage :

“Je pourrais aller en chercher... chez l'épicier... au tournant de la rue.”

Mme Volney a une minute d'hésitation... Cependant, a-t-elle le droit de douter de cet enfant ?

“Tiens, petit, voilà cinq francs... je t'attends ici.”

“Oui, madame, oui !”

Le petit garçon part comme une flèche, tenant dans le creux de sa main la bienheureuse pièce qui va enfin leur permettre de déjeuner. Il suit le trottoir qui longe les maisons bourgeoises du quartier et tourne dans une rue commerçante où il doit fa-

cilement trouver à échanger son écu. Comme il s'élançait, toujours courant, sur la chaussée, pour aller en face, un automobile le jette, évanoui et tout sanglant, sur le trottoir.

Mme Volney avait perdu de vue son petit commissionnaire et elle cherchait de nouveau, des yeux, la voiture tant attendue.

C'était vraiment une gageure... les minutes s'écoulaient... et pas un fiacre ne passait. Enfin, après un quart d'heure d'attente, un cocher parut, et quand, légèrement agacée, la jeune femme l'interpella, elle se rappela soudain la monnaie qu'elle attendait ; mais, il y avait longtemps que le petit garçon aurait dû revenir :

“Bah ! ils sont tous les mêmes !” conclut Mme Volney en montant en voiture.

Et, malgré qu'elle s'en défendit, elle se sentait révoltée, non à cause des cinq francs perdus, mais de la confiance trompée.



... Le lendemain matin, Mme Volney, confortablement installée sur sa chaise longue, parcourait le journal d'un œil distrait, quand son attention fut attirée par ce titre : “Le Mystère d'une pièce de cent sous.” On lisait dans le journal :

“Un petit camelot de huit à neuf ans a été renversé hier dans la rue X... par un automobile conduit à une vitesse exagérée. Le pauvre petit, qui porte une grave blessure à la tête, fut relevé par un gardien de la paix et conduit aux Enfants assistés. A l'heure où nous mettons sous presse il n'a pas encore repris connaissance, mais quelques mots sans suite, toujours les mêmes, reviennent obstinément sur ses lèvres : “La dame... la monnaie.” De plus, il tient dans sa main droite repliée une pièce de cent sous qu'on a essayé vainement de lui ôter. Une force inconsciente semble raidir cette petite main qui ne veut pas laisser échapper son trésor, et l'on

se demande quel drame enfantin peut bien se cacher sous les apparences bizarres de ce déplorable accident."

Mme Volney avait à peine achevé sa lecture qu'elle était debout, en proie à une grande agitation. Elle sonna :

"Vite une robe, et vite une voiture en bas!" ordonna-t-elle à la femme de chambre qui se présentait.

En quelques minutes, elle était habillée et, plus heureuse que la veille, montait, sans attendre, dans une voiture qui s'était avancée.

La route parut interminablement longue à la jeune femme, et son angoisse croissait à mesure qu'on approchait du but. Etait-ce bien lui, ce petit blessé?... Se pouvait-il qu'elle l'eût accusé alors qu'il était à demi mort à deux pas d'elle!...

La voiture s'arrêta devant l'hôpital, et ce ne fut qu'à la vue du concierge que Mme Volney eut conscience des difficultés à vaincre. Ce n'était ni le jour, ni l'heure des visites réglementaires, et d'ailleurs qui demander? Elle ignorait le nom de l'enfant, et ses hésitations de toutes sortes ne pouvaient que rendre sa démarche incompréhensible.

Mme Volney prit un grand moyen. Elle demanda et obtint d'être introduite auprès du directeur de l'hôpital et, sans omettre aucun détail, elle lui fit part de l'incident de la veille, qui coïncidait si étrangement avec le récit du journal.

Le directeur, très intéressé, s'offrit pour conduire lui-même Mme Volney auprès de la petite victime. Ils traversèrent d'innombrables salles où s'alignaient des centaines de petits lits blancs presque tous occupés, et le directeur dit tout à coup :

"Le voilà!"

C'était bien lui, le petit camelot affamé de la veille. Sa chétive figure, où les yeux semblaient s'être agrandis, était plus pâle encore. Sa tête, entourée de linge, reposait inerte sur l'oreiller, et sur la blan-

cheur du drap, la main repliée gardait précieusement son bien.

Mais l'enfant n'était pas seul. Au pied du lit une femme était agenouillée et pleurait doucement. C'était la mère, la mère qui, la veille, ne voyant pas revenir son enfant, était partie à sa recherche, folle de douleur. Elle était entrée dans tous les commissariats de police qui se trouvaient sur son chemin, et ce ne fut qu'au matin, après une nuit d'angoisse qu'un agent put la conduire au chevet de son fils.

Devant tant de douleur, le cœur de Mme Volney se brisa :

"Pauvre mère! pauvre mère!"

Et comme la pauvre femme levait ses yeux rougis vers cette belle visiteuse, Mme Volney l'entoura de ses bras et dit :

"Ne pleurez plus, nous le guérirons."

Or, au son de cette voix, une détente soudaine parut soulager le malade. Il balbutia quelques mots, ses yeux se fixèrent une minute sur le visage de la visiteuse, sa main crispée s'ouvrit, laissant tomber la pièce de cinq francs dans la main de Mme Volney, et, poussant un profond soupir, il s'endormit.

Deux mères sont venues à l'hôpital réclamer le petit camelot lorsqu'il est entré en convalescence. C'est chez Mme Volney qu'ils se sont rendus tous trois, car la jeune femme s'est promis d'apporter quelque joie dans la vie de ces pauvres êtres qui ont connu de si mauvais jours.

Elle vient d'installer la mère et le fils dans une ferme qu'elle possède en Normandie, et c'est au milieu des prairies verdoyantes et en buvant du bon lait que Jacques achève de se guérir. Sa mère est en train de devenir une grosse fermière, et elle répète souvent :

"Mon garçon, aussi dur qu'il soit, il ne faut pas maudire le destin, tout vient à son heure."

Mme B. DU TAILLIS.

Petit Croquis.

Nouvelles Inventions.

A propos de la fermeture des théâtres à Chicago.

Un Français à Chicago.



Après le télégraphe sans fils, voici le téléphone sans filles.



Encore un théâtre qu'on ferait bien de condamner pour toujours.



Ça, pour une vérité, c'en est une! Mais pourquoi, diable, écrivent-ils le mot "fort" sans "t" ?



Pour la Jeunesse.

Chicago, le 22 avril 1904.
2320 Indiana Avenue.

Ma chère tante Choë:—J'ai lu l'autre jour une petite anecdote française que j'ai trouvée fort amusante. C'est d'un voyageur qui cheminait pédestrement sur la route qui va de Bruxelles à Ostende par Gand, lorsque, après avoir traversé cette dernière ville, il aperçut un vieux cantonnier assis sur le bord du fossé et en train de casser des cailloux.

"Combien de temps me faut-il pour arriver à Bruges, mon brave homme?" lui demanda-t-il en s'arrêtant devant lui. Silence du cantonnier.

Le voyageur réitère sa question. Le cantonnier continue à ne pas desserrer les dents.

"Il est sourd, pense notre piéton. L'administration a bien tort d'employer des gens atteints de cette infirmité! Ils ne peuvent vous fournir aucun renseignement, ne peuvent vous aider en rien...."

Et tout en maugréant, il se remet en marche. A peine avait-il fait dix pas, que le cantonnier l'appelle :

"Monsieur! Monsieur!"

"Comment! Vous n'êtes plus sourd? dit le voyageur étonné. Vous avez recouvré la parole? Eh bien que me voulez-vous? Parlez!"

"Monsieur, il vous faut encore deux heures au moins pour arriver à Bruges."

"Vous y avez mis le temps, à me répondre. Ne pouviez-vous me le dire tout de suite?"

"Non, monsieur! Comment aurais-je pu vous le dire? Je n'avais pas vu comment vous marchiez, objecta judicieusement le cantonnier. Maintenant que je connais votre pas..."

"C'est vrai! Et voilà un homme avisé!" ne put s'empêcher de conclure le voyageur.

Bien cordialement à vous,

ETHEL PRESTON.



5823 Madison Avenue, Chicago, 19 mars 1904.

Ma chère tante Choé:—Je veux vous écrire une lettre sur le marquis de la Fayette. La Fayette était un très bon soldat dans l'armée française et dans l'armée américaine aussi.

J'admire beaucoup la Fayette pour son courage. Tout le nom du marquis est Marie Jean Paul Roch Yves Gilbert Motier, Marquis de la Fayette. Il est né le 6 septembre 1751. La Fayette avait 19 ans quand il est parti pour l'Amérique pour aider la cause américaine. Il est gentil-homme français et il était très riche. Il est mort le 20 mai 1834. La Fayette était un homme très, très bon. Au revoir,
HELEN SEYMOUR.

(J'ai dix ans.)

Jeux d'Esprit.

Solution du numéro 7.

Enigme 1 : Une pomme

Enigme 2 : Troyes, Foix, Cette; 3 fois 7 font 21.

Rébus 3: a a a X X X X X, trois a mis près de cinq dix posés les uns contre les autres.

Charade 1 : Portefeuille.

Mot carré :

ARC
ROI
CID

Ont deviné: Mesdames et Messieurs:

Adrienne Du I Toux.
Ethel Lowenthal.
Temple Williams
Frédéric Croll.

La dixième prime est échuë à Kathryn Rogers, Saint-Louis.

PETITES ANNONCES.

Pour répondre à de nombreuses demandes, nous ouvrons aujourd'hui nos colonnes pour petites annonces. Le prix d'insertion de petites annonces est de 15 cents la ligne net. Dans cette colonne peuvent figurer:

Les **Offres et Demandes d'Emploi** pour Secrétaires, Précepteurs, Lectrices, Institutrices, Dames de Compagnie, Ouvrières, Serviteurs des deux sexes, etc.

Les **Propositions de Vente et d'Echange** de bijoux, objets d'art, bibelots, armes, meubles, monnaies et médailles, chevaux et voitures, en général d'objets de toute sorte, etc.; les propositions d'échange seulement de cartes postales illustrées;

Les **Offres et Demandes de travaux** à faire à domicile (couturières, lingères, écritures, etc.), les avis relatifs aux Institutions, aux Cours et Leçons, aux Pensions de famille;

La **Location des maisons et des appartements** et la vente des immeubles;

La **Vente** des fleurs, plantes, fruits, produits de la laiterie ou de la base-cour, produits alimentaires, vins, liqueurs, produits pharmaceutiques et articles de toutes sortes.

Les annonces de vente, achat de livres, journaux, musique, etc.

PENSION DE FAMILLE.

UNE DAME désire place de gouvernante dans famille canadienne, pendant l'été. Pas d'honoraires exigés. Voudrait profiter de l'occasion pour apprendre le français. Mlle McGaffey, Northwestern University, Evanston, Ill.

COUTURIÈRE.

MADAME KECK, 1721 Cornelia Street, Chicago. Robes et manteaux à la dernière mode de Paris.

Mlle FILLION, 443 E. 56th street, Chicago. Excellente couturière, venue récemment de Paris et ne sachant pas l'anglais, désire engagement ou journées dans familles.

PENSION DE FAMILLE DANS FAMILLE HONORABLE

6 à 8 fr. par jour

Quartier des Ecoles, près
de la Sorbonne

Mme ALLIOU, 14, rue Monsieur-le-Prince, Paris.

LE SAMEDI

Magazine illustré serio-comique

DE 40 à 64 PAGES ET HEBDOMADAIRE

Le **Samedi** combine l'utile à l'agréable; ne publie par moins de 40 gravures par numéro; paraît souvent en couleurs; donne plus de feuilleton inédit que n'importe quel autre journal connu; a d'excellentes pages de modes, de musique et de recettes; vend des patrons de modes et de broderies à bon marché à sa clientèle.

Par moins de 2 concours par semaine
avec prix variant de 50c à \$100.

Le **Samedi-Noël** et **Samedi-Pâques** sont réputés les deux plus belles publications du genre.

Numéro Spécimen envoyé sur toute demande venant de l'ouest et du sud de l'état de New-York.

Un an \$2.50
Six mois \$1.25

Poirier & Bessette
35 rue St. Jacques, MONTREAL



Copyright 1904, Whipple Eng. Co., Chicago.

ENGRAVINGS

USED IN THIS PUBLICATION MADE BY

Whipple Engraving Co.

DESIGNERS : ENGRAVERS : PRINTERS

OF HIGH CLASS ADVERTISING
MATTER OF ALL KINDS

358-366 Dearborn St., Chicago

LIVRES FRANCAIS

Les romans les plus nouveaux—Livres de science—Poésies—toute la littérature moderne peut être obtenus de

Joseph Coté

Librairie McClurg & Co. 215 Wabash Avenue

Lois des corporations privées
Actions municipales et corporatives
Valeurs immobilières et hypothécaires

Telephone
Central 1220
Automatic 4761

Frederick W. Pringle
Conseiller ès Lois

Western Union Cable Address "Pringle"
Suite 1227
First National Bank Building
CHICAGO, U.S.A.

TELEPHONE MAIN 1040

T. F. LARAMIE
Avocat Français

FIFTH AVE. AND MADISON ST.

SUITE 1309-10-11 SECURITY BUILDING

CHICAGO

BONBONS ET CHOCOLATS

Grande variété de friandises Parisiennes, absolument pures, dans des boîtes exquis. Excellente occasion pour cadeaux.

La livre 25c, 40c et 60c

ENVOIS DANS LE MONDE ENTIER

Gunther's Confectionery
212 STATE ST.
CHICAGO

TEL. CENTRAL 608

TEL. AUTOMATIC 6828

THEO. PROULX

Avocat Français

SUITE 307-308 ASHLAND BLOCK

Résidence 929 W. 13th Street CHICAGO



Indians of the Southwest

Where they live and how to get there—their homes, handicraft and ceremonies—an intensely interesting book of more than two hundred pages—written by Geo. A. Dorsey, Ph.D., Curator of Anthropology, Field Columbian Museum, an authority on the "Amerind"—profusely illustrated with half-tones from special photos—handsome cover in colors—sent anywhere on receipt of fifty cents—valuable for schoolroom or library. Address Geo. T. Nicholson, 1312 Great Northern Building, Chicago.

GREENEBAUM SONS

BANQUIERS

83 ET 85 DEARBORN STREET

Spécialité de Prêts sur valeurs immobilières de Chicago.

Choix de placements pour obligations, petites ou grandes valeurs; conviennent aux fonds de confiance.

Caisse d'épargne et placements privés.

Change dans les principales villes d'Europe.

LETTRES DE CRÉDIT POUR VOYAGEURS
VALABLES DANS TOUTES LES
PARTIES DU MONDE.

ON PARLE FRANÇAIS.

GARANTI ABSOLUMENT PUR

CHOCOLAT-MENIER

LE CÉLÈBRE CHOCOLAT FRANÇAIS A LA VANILLE

Employé partout pour Déjeuner et Soirées au lieu de Thé ou de Café.

CACAO-MENIER POUR DÉJEUNER

EN VENTE CHEZ TOUS LES PRINCIPAUX EPICIERS, PHARMACIENS ET CONFISEURS

RÉUNIT SOUS UNE

FORME PARFAITE

TOUTES LES QUALITÉS

D'UNE NOURRITURE

SAINE ET

FORTIFIANTE



EST FACILEMENT

DIGÉRÉ ET

CONVIENT ADMIRA-

BLEMENT A UNE

CONSTITUTION

DÉLICATE

VENTE ANNUELLE PLUS DE 36,000,000 LIVRES

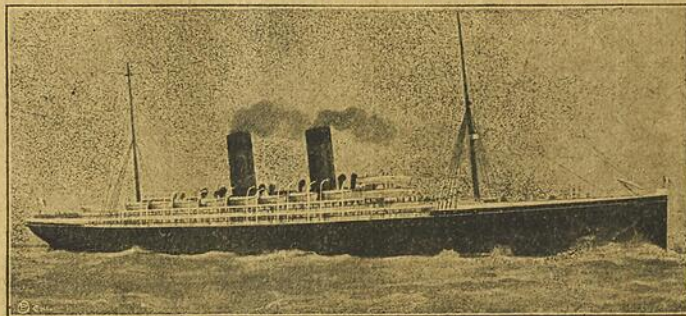
GRAND-PRIX - PLUS HAUTE RÉCOMPENSE - PARIS 1900

CHOCOLATS ASSORTIS ET BONBONS

Compagnie Générale Transatlantique

LIGNE FRANÇAISE

PAQUEBOTS-POSTE DES ETATS-UNIS EN EUROPE.
NEW-YORK AU HAVRE, PARIS EN 6 JOURS.



Les paquebots partent de New-York tous les jeudis à 10 heures. Trains
à couloirs de la compagnie, du Havre à Paris en 4 heures.

Paquebots à double hélice

Paquebots Express

	Tons	Cheveau-vapeur		Tons	Cheveau-vapeur
LA LORRAINE	15,410	22,000	LA CHAMPAGNE	10,010	9,000
LA SAVOIE.....	15,410	22,000	LA BRETAGNE...	10,010	9,000
LA TOURAINE.	12,360	15 000	LA GASCOGNE...	10,040	9,000

Tous les bateaux sont commandés par des officiers de marine; la discipline à bord est donc aussi sévère que sur les bâtiments de guerre. En outre, chaque bateau a double cale, avec des cloisons étanches, et suivent en mer une route qui évite les brouillards. Ces bateaux sont pourvus de tout le confortable moderne, d'un luxe somptueux; la cuisine est renommée par son excellence.

La route favorite de tous ceux qui désirent voyager en luxe d'un continent à l'autre.
Pour les prix et autres informations s'adresser au bureau de la Compagnie.

Agence Générale des Etats-Unis et du Canada, 32 Broadway, NEW-YORK

MAURICE W. KOZMINSKI, Agent Général de l'Ouest.

71 Dearborn St., CHICAGO.

Téléphone, Central, 1714.